INTRODUCTION

À LA

CONNOISSANCE DE LA NATURE,

ET À LA LECTURE

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Traduite de la Dernière Édition de

MRS. TRIMMER.

PAR NICOLAS HAMEL,
AUTEUR D'UNE GRAMMAIRE FRANÇOISE,
&c.

NOUVELLE ÉDITION.

LONDRES:
IMPRIMÉ PAR J. HARRISON, WARWICK-LANE,
POUR C. LAW, AVE MARIA LANE.

1800.

BRITISH MUSEUM
30 MAR 72

AVERTISSEMENT.

LA réputation bien méritée dont jouit en Anglois " The Easy Introduction to the Knowledge of Nature, by Mrs. TRIMMER;" *la grande variété des matières qui y sont traitées; la simplicité admirable qu'on y remarque depuis le commencement jusqu'à la fin; et plus encore le saine morale, et les principes des vertus, qui y sont inculquées dans toutes ses parties, m'ont déterminé à le traduire en François, pour les enfans qui apprennent cette langue, comme étant un des livres les plus propres que je connoisse à les amuser et à les instruire.*

Au commencement de chaque section, j'ai mis en titre le sujet qu'on y traite, afin d'engager les enfans à le lire, en piquant leur curiosité; j'y ai agoûté la page Angloise qui y correspond, pour servir de guide à ceux qui ne sont pas assez avancés dans le François pour comprendre le sens des phrases, ou qui voudroient comparer l'original avec la traduction que j'en ai faite.

Les changemens considérables que Mrs. Trimmer a fait dans les dernières éditions de cet ouvrage, joints aux anglicismes presque sans nombre qui se trouvoient dans la traduction qu'en fit, il y a quelques années, M. le Bas de St. Amand, ont rendu indispensable une nouvelle traduction dans tout son entier; je l'ai faite, et j'espère que le public, toujours indulgent pour ceux qui se devouent à l'éducation de la jeunesse, lui accordera la même protection, dont il a honoré mes autres ouvrages.

N. HAMEL.

No. 72, Lower Sloane Street,
Chelsea.

INTRODUCTION

A LA

CONNOISSANCE DE LA NATURE.

IERE. PARTIE.

JE pensois, ma chere Charlotte, que vous et moi nous pouvions faire ensemble quelques promenades utiles, et qu'au même tems que l'air et l'exercice feroient du bien à notre santé, nous pourrions augmenter nos connoissances ; car chaque objet dans la nature, quand on l'examine attentivement, nous remplit d'admiration, nous instruit et nous amuse ; et je suis persuadée que nous trouverons qu'il n'y a rien d'inutile au monde.

Quoique Henri soit très jeune, il a beaucoup d'intelligence, et je suis convaincue qu'il pourra comprendre la plupart des choses dont nous aurons occasion de parler : c'est pourquoi je vais le mener avec nous. Je suis impatiente de le voir, parceque je m'imagine qu'il est très content de son habit neuf. . .

Oh, le voici venir. Votre servante, Monsieur ; vous êtes magnifique en vérité ; je ne pouvois m'imaginer qui étoit ce beau petit-maître qui avoit une démarche si fière. A présent que vous êtes habillé comme un homme, vous commencez, je m'imagine, à vous persuader que vous en êtes un ; mais quoique vous puissiez épeler et lire, faire ronfler un sabot et attraper une balle, je vous assure que vous avez encore bien des choses à apprendre, et je me ferai un plaisir de vous enseigner ce que je sais. Votre soeur et moi nous allons faire un tour de promenade ; nous allons voir et parler de beaucoup de jolies choses ; vous serez bien aise d'être de la partie, n'est-ce pas, Henri ?

Vous savez, mes enfans, que dans les promenades que nous avons déjà faites dans les champs, je vous ai montré une grande variété de plantes et de fleurs ; vous avez vu paître les moutons, et voltiger les petits oiseaux : quoique je vous aie dit le nom de tout ce que vous avez vu, ce dont vous vous souviendrez j'espere, il vous reste bien d'autres choses à apprendre sur ces objets. Charlotte va s'apprêter : allez chercher votre chapeau,

BM

Henri, et allons dans les prés, où je suis sûre que nous trouverons bientôt quelque chose qui méritera notre attention.

Les Herbes, le Foin et les Fleurs des Prés.

ANGL. *p.* 13.

Eh bien, Henri, qu'en pensez-vous ? n'est-ce pas ici un endroit charmant ? Vous savez qu'on l'appelle un pré. Voyez combien l'herbe paroît verte ! Et quel grand nombre de jolies fleurs ! Allez voir de combien de sortes d'herbes vous pourrez trouver : elles sont maintenant en fleurs. Une, deux, trois ; réellement vous en avez de huit sortes ! Charlotte a cueilli tout un bouquet : voilà des marguerites, des primevères et des pommes d'or. Je ne sais pas le nom des autres, ainsi nous serons obligés de les chercher dans le dictionnaire des plantes, où nous les trouverons, et où nous apprendrons comment elles s'appellent.

Je n'ai pas besoin de vous dire quel est l'usage de l'herbe, parceque vous avez souvent vu les chevaux, les vaches et les moutons la manger ; mais ils ne la paîssent pas toute ; non sans doute ;

on en coupe une grande quantité avec une faux semblable à celle dont notre jardinier se sert ; c'est ce qu'on appelle faucher. Viennent ensuite les fanneurs, qui la tournent et la retournent en la repandant sur la terre. Quand l'air et le soleil l'ont assez sechée pour l'empêcher de se gâter, on la porte dans la cour du fermier, et l'on en fait de grands tas qu'on appelle des meules de foin.

On en ramasse tous les ans bien des milles charretées, qui servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver ; car il n'y a alors que très peu d'herbes vertes pour eux. Elle vient toute de petites graines qui ne sont pas plus grosses que la tête d'une épingle. Regardez, Henri, les fleurs qui sont dans vos mains ; elles se seroient bientôt tournées en graines.

Dans un pré où l'on fait la récolte de foin, il tombe et se repand sur la terre beaucoup de graines seches qui produissent de l'herbe le printemps prochain ; mais si l'on veut faire un nouveau pré, il faut garder de la graine d'herbe, et y en semer.

Les jolies fleurs que vous avez dans votre main, Charlotte, viennent aussi de graines qui étoient mêlées avec celles de foin. Les plantes

qui croîssent de ces graines sont bonnes pour les bestiaux, et donnent à l'herbe un goût agréable. Deplus, il y en a beaucoup qui sont medicinales, c'est-à-dire bonnes à faire des medecines, pour guérir plusieurs maladies auquelles nous sommes sujets.

Ne pensez-vous pas que l'herbe est une chose très utile? Je suis sûre que les chevaux, les vaches et les moutons le diroient s'ils pouvoient parler; car ils n'ont point de cuisiniers pour apprêter leurs mêts, point d'argent pour acheter du pain, et ils ne peuvent pas demander les choses dont ils ont besoin; ainsi vous voyez que leur nourriture croît sous leurs pieds, et ils n'ont qu'à la manger.

Le Froment.—ANGL. *p.* 15.

A présent nous allons quitter la prairie pour aller dans le champ de bled.—Voyez, Henri; regardez, je vous prie, Charlotte; ceci est du froment. J'espère que nous aurons une moisson abondante; mais le bled ne sera pas mûr avant le mois d'Aoust, qu'on appelle le mois de la récolte. J'ai mis cet épi dans ma poche pour vour montrer ce que deviendra tout celui

qui croît ici : frottez-le dans vos mains, Henri, souflez-en la paille, et me donnez un des grains. Ceci s'appelle un grain de bled ; vous voyez qu'il y a beaucoup de grains dans un épi : regardez ici, voilà plusieurs épis qui viennent de la même racine, et cependant toute la racine provient d'un seul grain qui fut semé l'année dernière.

Dabord le laboureur tourna la terre avec une charrue ; ensuite il sema des grains de bled dans les sillons, et les couvrit de terre avec une herse. Après qu'ils eurent grossi pendant quelque tems, et se furent amollis par l'humidité de la terre ; ils poussèrent en dessous de petites racines, et en dessus des tiges qui percèrent la terre, et se divisèrent en de petites branches, comme vous les voyez ici. Ils ont produit des épis dans chacun desquels il y a peut-être vingt grains ; et ainsi si vous comptiez tout le produit des grains qui ont poussé, vous en trouveriez peut-être cent fois autant qu'on en avoit semé.

Celui qui croît à présent sera mûri par la chaleur du soleil, et ressemblera à celui que vous avez frotté entre vos mains. Alors les moissonneurs le couperont avec des faucilles,

le lieront en gerbes, et le porteront à la grange, où il sera battu, séparé de la paille, et porté au meunier, qui en fera de la farine, et la vendra aux boulangers ; ceux-ci en feront du pain ; mais il faut qu'ils en gardent une partie pour faire des boudins et des pâtés.

Considérez, Henri, quelle quantité de bled il faut semer tous les ans pour fournir du pain à tant de millions d'hommes. Et sans pain que ferions-nous ? C'est la nourriture la moins chère et la plus saine que nous ayons ; et il y a bien des pauvres gens qui ne peuvent guères gagner autre chose à manger.

Le bled ne croît pas sans semer comme le foin, parceque le grain étant plus gros, demande à être enfoncé plus avant dans la terre, ainsi il faut travailler beaucoup la terre pour la rendre propre à le recevoir. Je pense, ma chere Charlotte, que vous êtes fatiguée ; Henri le paroît aussi ; c'est-pouquoi allons nous asseoir sur ce tapis de verdure pour nous reposer un peu.

Le Chêne et autres Arbres.—Ang. *p.* 17.

Quel beau chêne est celui qui nous sert de canapé, et qui nous met si commodément à

l'ombre des rayons du soleil ! il a, comme vous voyez, une grande quantité de glands, qui sont une nourriture excellente pour les cochons : mais ne vous imaginez pas que le chêne ne soit bon qu'à leur fournir des provisions. Il nous est de la plus grande utilité. Qu'il est gros ! Il a plus de tour qu'aucun homme n'eut jamais. Il a des centaines de branches, des milliers de glands, et des feuilles en plus grand nombre encore. Il a de grandes racines qui entrent profondement dans la terre, se repandent autour du pied, et l'empêchent d'être renversé par les sécousses violentes du vent, contre lequel il a souvent à lutter ; c'est aussi par les racines que l'humidité de la terre le nourrit, et le conserve en vigueur.

Dites-moi maintenant, Henri, n'est-il pas bien surprénant que ce grand arbre soit dans le principe provenu d'un petit gland ? Regardez, en voilà un jeune ; il est si petit, Charlotte, que vous pourriez l'arracher vous même. Le gland, vous voyez, est encore attaché à la racine. Le chêne sous lequel nous sommes assis a problablement cent ans. Quand il sera abattu, on l'appellera du bois à merrain ;

les charpentiers le scieront en planches propres à la bâtisse des vaisseaux et des maisons.

Il y a plusieurs autres sortes de bois à merrain ; tels sont le frêne, l'orme, le chataignier, &c. Quand il en croît un grand nombre les uns auprès des autres, cette place s'appelle bois. Vous avez été dans un bois l'un et l'autre ; vous vous rappellez, je m'imagine, quelle sorte d'endroit c'étoit ; je voudrois que nous y fussions à present, car il fait bien chaud pour se promener.

J'allois vous observer que tous les arbres croîssent de graines, de noyaux ou de pepins qui sont dans le fruit ; ou bien de petites plantes qu'on prend aux anciennes racines, ou enfin de boutures coupées des branches. Tous les grands arbres croîssent sans donner aucune peine : c'est la pluie qui les arose. J'oubliois, Charlotte, de vous parler de l'écorse, qui est la partie extérieure de l'arbre ; elle est d'un grand usage aux tanneurs et aux teinturiers ; les branches seches qui ne sont bonnes à rien, font un bon feu qui réjouit ; ainsi vous voyez que les arbres sont très utiles : Henri même ne s'en passeroit pas volontiers, car c'est avec eux que l'on fait les trébuchets, les sabots et les crosses.

Voyez comme les jolis oiseaux se reposent en chantant sur les branches ; qu'ils doivent être contens de pouvoir se mettre à l'abri sous les feuilles quand il pleut, et s'il venoit à tomber une grosse pluie à present, nous serions bien aises nous-mêmes d'être sous un arbre, pourvu qu'il n'y eût pas apparence d'orage, car les arbres attirent souvent le tonnère, et il est très dangéreux de se tenir auprès quand il tonne.

Le Chévre-Feuille et l'Aubépine.

ANGL. *p.* 19.

Ne sentez-vous pas une odeur très agréable? Regardez dans les haies, Henri, et voyez si vous pourrez découvrir ce que c'est. Voyez, Charlotte, quelle poignée de chévre-feuille il a! Ils sont tout-à-fait charmans. Observez que le chévre-feuille est bien différent du chêne: il est long et menu, et tomberoit à terre s'il n'empruntoit le secour de ses voisins. Voyez comme il s'entrelace et s'attache d'abord à une chose, et ensuite à une autre. Le mois passé, il y avoit des roses sauvages et des aubépines qui étoient très belles ; à present les fleurs sont tombées, et vous en voyez croître le fruit. Les

roses sauvages produisent des grattecus, et l'aubépine de petits fruits rouges, qui servent de nourriture aux petits oiseaux pendant l'hiver. Il croît dans les haies plusieurs jolies choses qui ont toutes leur utilité. Voici des ronces ; elles produiront bientôt des meures. N'aimez-vous pas les meures ? Vous viendrez en cuelllir quand elles seront arrivées à leur maturité. Mais souvenez-vous de ne jamais manger aucun fruit sauvage qui croît dans les champs sans savoir ce que c'est ; parceque quelques uns qui sont très beaux à voir, sont du poison, et vous feroient mourir.

Il y avoit un petit garçon qui cueilloit des fruits qui ressembloient beaucoup à des groseilles ; aussitôt qu'il en eut mangé, il sentit sa gorge et son estomac brûler comme s'il avoit eu du feu dedans, et il ne cessa d'enfler jusqu'à ce qu'il mourût : cependant ces graines pouvoient être bonnes et même très utiles à quelques usages.

Les fermiers plantent des haies pour partager et garder leurs champs ; car si les bestiaux entroient dans le bled, ils y feroient bien du dégât. D'ailleurs on ne sauroit pas où finit son terrein, ni où commence celui du voi-

sin, et les bestiaux souffriroient beaucoup de froid pendant la nuit, si les haies ne les mettoient pas à l'abri.

Le Noisetier et le Cocotier.—ANGL. *p.* 21.

Ne pensez-vous pas, Henri, que nous avons fait une promenade très agréable. Vous couperai-je un bâton ? Tenez, prenez celui-ci, c'est un rejetton de noisetier. Les noisettes viennent des noisetiers ; les avelines sont une autre sorte de noix bien meilleures : vous avez vu croître des noix dans notre verger. Il y a beaucoup de fruits différens qui sont renfermés de la même manière dans des écales dures, tels que les amandes, les châtaignes, &c. La noix de coco est la plus grosse que je connoisse : vous en vîtes une l'autre jour, et vous en goutâtes. Je n'ai jamais vu de cocotier, ainsi je ne puis vous en faire une description exacte ; mais j'ai lu qu'il croît droit sans aucune branche, et qu'il est généralement très haut ; il porte au haut douze feuilles extrêmmement grandes, dont les Indiens se servent pour couvrir leurs maisons, pour faire des nattes, et plusieurs autres choses. Entre les feuilles et la cime, il pousse plusieurs rejettons

aussi gros que le bras d'un homme, qui, quand on les perce, rendent une liqueur très agréable qu'on appelle *Toddy*, dans les Indes orientales, et dont on fait *l'Arrack*. Si on les perçoit trop souvent, on feroit mourir l'arbre : ces rejettons produisent de grosses grapes de noix au nombre de dix ou douze.

Cet arbre rapporte trois fois par an un fruit qui est aussi gros que la tête d'un homme ; mais il y en a une autre espece qui n'est pas plus gros que votre poing, dont on fait des cueilliers à ponche dans les Indes occidentales.

On est étonné quand on considére quelle quantité de provisions et de choses utiles ces arbres fournissent. Ils croîssent dans les Indes orientales, et aussi en Amérique.

Il y a une autre sorte de noix appellée *Cocao*, qui croît dans les Indes occidentales et dans l'Amérique méridionale. L'arbre qui la produit ressemble un peu à nos cérisiers, et la noix est à peu-près de la grosseur d'une amande. Il y a au-dedans des graines dont on fait le chocolat, en y ajoutant quelques autres ingrédiens. La meilleure espèce de ces noix vient de Carraca.

Je commence à craindre que vous ne soyez

fatigués ; c'est pourquoi pensons à nous en retourner à la maison : mais en nous en allant nous passerons par le champ d'orge.

L'Orge et le Houblon.—ANGL. *p.* 22.

Observez que ce bled est bien différent du froment : les épis ont de longues pointes chevelues qu'on appelle barbe. Ne les mettez pas dans votre bouche, car si vous le faisiez, elles s'attacheroient à votre gorge, et vous suffoqueroient.

On seme l'orge de la même manière que le froment, mais on n'en fait pas de si bon pain ; cependant elle nous est très utile. Quand l'orge est battue, les fermiers en vendent une grande quantité aux marchands de drèche, qui mettent de l'eau dessus pour la faire germer ; ils la séchent ensuite avec des cendres chaudes, et elle devient *drèche.* En y ajoutant de l'eau et du houblon pour lui donner un goût d'amertume agréable, et pour l'empêcher d'aigrir : les brasseurs en font de la bière, qui est une des commodités de la vie, et qui donne aux ouvriers qui la boivent la force de soutenir leurs travaux pénibles. L'orge est bonne aussi

pour nourrir les poulets, les dindons et les autres volailles.

Le houblon croît dans les jardins et dans les champs, qui prennent delà le nom de houblonnières. Le houblon monte le long des perches ; quand il est mûr, on le cueille, on le seche, et l'on en vend la plus grande partie à des marchands de houblon.

L'Avoine, le Seigle, le Riz.—ANGL. *p.* 23.

Nous sommes à present dans un champ d'avoine ; considérez la, je vous prie, afin que vous puissiez la distinguer une autre fois du froment et de l'orge. Les chevaux se nourrissent d'avoine et de foin pendant l'hiver, et quand on les garde à l'écurie : ils en mangent aussi en Eté : ainsi vous voyez que l'avoine est très utile.

Nous avons en Angleterre une autre sorte de bled qu'on appelle seigle ; on en fait quelquefois du pain, mais il n'est pas si bon que celui de froment.

Il y a des pays qui ne produisent pas de bled comme celui qui croît ici ; mais ils ont ordinairement quelque autre chose qui repond en partie à la même fin.

Le bled qu'on appelle froment de Turquie est très différent du nôtre. Sa tige, qui est comme un roseau à plusieurs noeuds, croît à la hauteur de cinq ou six pieds. Des noeuds sortent des épis qui contiennent un grand nombre de grains qui sont à peu près de la la grosseur d'un poid ; ces grains sont enfermés dans des cosses qui s'ouvrent à la chaleur du soleil, et mûrissent ensuite tout-à-fait.

Le riz croît dans les Indes orientales et occidentales. Je n'ai pas besoin de vous dire, car vous savez déjà par expérience, qu'on en fait d'excellens boudins, et vous pensez, je me persuade, que le riz au lait est une très bonne nourriture, et qu'il est juste de donner un peu de notre bled en retour à ceux qui nous fournissent de si bonnes choses.

Dans les pays où il n'y a point de bled, les habitans mangent des racines et des fruits, et même dans quelque partie des domaines de notre Roi, les pauvres, à cause de la stérilité du terrein et de l'extrême pauvreté qui les empêche de cultiver la terre, ou d'acheter du bled, sont obligés de manger des gateaux, des boudins et de la soupe de gruau. Au lieu de bons dîners avec du pain et de la viande, ils n'ont

que des pommes de terre pour appaiser leur faim. Combien donc, mes chers enfans, devons-nous nous croire heureux, nous qui n'avons jamais manqué de pain. J'espère que vous vous souviendrez de ceci, et que vous vous ferez une regle de ne jamais perdre ce que tant de gens seroient bien aises d'avoir. Les miettes même que vous laissez tomber par mégarde, si elles étoeint ramassées, pourroient faire un bon repas pour un petit oiseau, et le rendre gai toute la journée, ou bien pourroient lui servir à donner à ses petits, qui sans cela ouvriroient peut-être le bec, et demanderoient plusieurs fois à manger, pendant qne leur père fatigué seroit à leur en chercher.

J'étois l'autre jour très fâchée contre vous, Henri, de vous voir jetter du pain à votre soeur ; mais j'espère que vous ne le ferez plus, à present que vous savez combien il est précieux. J'ai vu des personnes qui en avoient perdu beaucoup, se trouver dans la misère au point d'en manquer.

Pouvez-vous me dire, Henri, ce qui croît dans ce champ ? Ce sont des navets. J'en vais arracher un : cette racine, quand elle est

bouillie, est très saine et très bonne avec du mouton, de l'agneau, et d'autres viandes : on seme tous les ans une grande quantité de navets pour servir sur nos tables, et aussi pour donner aux vaches, parcequ'ils sont moins chers que le foin.

Le Chanvre, le Lin et le Cotton.

ANGL. *p.* 26.

Quelques champs sont plantés de pommes de terre, un grand nombre sont semés de carottes, beaucoup le sont de pois et de fêves, plusieurs le sont de chanvre et de lin, qui sont d'une grande utilité. Quand l'occasion s'en présentera, je vous en montrerai. Après que les tiges de chanvre et de lin ont étés battues, et convenablement préparées, on les met en fil dont on fait des toiles. Elles servent aussi à faire toute espèce de cordes et de cables. Cette belle toile, Charlotte, dont votre foureau est fait, a crû dans un champ, et aussi celle de la chemise de Henri. Elle a été faite en Irelande ou en Ecosse ; mais on en fait beaucoup aussi en Flandres et en Allemagne. Le lin se file très fin, pour faire de la dentelle, ou broder de la mousseline.

Au lieu de ces plantes, il vient du cotton dans quelques pays, particulièrement dans les Indes Orientales et Occidentales ; ils en font des mousselines, des basins et des Indiennes. Le cotton est une espèce de duvet qui se trouve autour de la graine d'un arbre appellé cottonier. Il croît dans des cosses à peu près de la grosseur d'une noix. A proportion qu'elles mûrissent, la partie extérieure devient noire, et la chaleur du soleil les fait ouvrir. On les cueille alors, et avec une machine faite exprès, on sépare le cotton de la semence, et ensuite on le file pour l'employer. Ainsi vous voyez, mes chers enfans, qu'il y a bien des choses qui servent à nous habiller, et que le genie de l'homme a inventé divers moyens de les faire servir à des usages utiles. Les sauvages qui nous paroissent très ignorans, font même quelque fois, avec un travail et une industrie incroyable, une étoffe curieuse de l'écorce des arbres. Il y en a d'autres qui se font des ornémens et des habits de réseaux couverts de plumes.

Les Légumes, Les Fruits et les Confitures.

ANGL. *p.* 27.

Outre ce qui croît dans les champs, qui appartient au fermier, les jardins produisent plusieurs choses eccellentes. On y trouve des choux, des brocolis, des laitües, de la chicorée, des concombres, des haricots, en un mot cent choses très saines et très agréables au goût

Il y a encore des arbres à fruit dont, je m'imagine, vous savez très bien les noms ; tels sont les groseillers, les pommiers, les poiriers, les pêchers, les pavies, les pruniers, les vignes et les abricotiers. Ne désireriez-vous pas, Henri, que tous les fruits fussent mûrs ? Quelles excellentes tartes nous ferions alors ! et quelle fête pour nous ! Eh bien, ayez un peu de patience ; ils le seront bientôt, et alors vous en aurez en abondance. Mais il ne faut pas les manger avant qu'ils soient mûrs, car ils vous rendroient malade.

J'ai connu un petit garçon, Henri, qui paroissoit aussi frais et aussi bien portant que vous, qui couroit çà-et-là, et qui étoit de bonne humeur tout le jour. Sa mère, qui avoit un grand jardin, lui defendit de manger

du fruit vert, mais le petit gourmand ne fit point attention à ce qu'elle lui disoit. Comme un petit imbécille, il crut en savoir plus que sa mère: il se glissa dans le jardin sans être aperçu, et mangea des groseilles vertes: son estomac étant rempli de cette mauvaise nourriture, il perdit entièrement l'appetit; ses joues vermeilles devinrent pâles comme la mort, et à la fin il lui vint des vers dans le corps. Ils étoient dans le fruit, mais si petits qu'on ne pouvoit les voir. Il tomba malade, et pensa mourir. Ainsi pendant que les bons garçons mangeoient tous les jours des fruits mûrs, il étoit au lit, et ne se retablit que quand il n'y en eu plus. Ne fut-il pas bien puni de sa désobéissance et de sa gourmandise?

Vous vous souvenez, mes chers enfans, combien les arbres paroissoient beaux il y a quelque tems, quand ils étoient en fleurs. Les fleurs sont tombées à present, et les fruits croîssent à leur place. Ils grossiront de plus en plus tous les jours, jusqu'à ce que la chaleur du soleil les fasse mûrir, et alors ils seront bons à cueillir et à manger.

Les pommes et les poires se gardent tout l'hiver, mais les autres fruits se corrompent,

à moins qu'on ne les conserve, en les faisant bouillir dans du sirop fait de sucre et d'eau, ou qu'on ne les fassent sécher. Ainsi il faut prévenir en tems la femme de charge, et lui dire de nous confire des prunes, de damas, et des groseilles ; de nous faire de la marmelade de coin, des conserves d'abricots, de la gelée de groseilles, et des confitures de framboise.

On fait du vin de raisin et de groseilles ; mais il n'est pas bon pour les petits garçons ni pour les petites filles. Ils sont assez gais sans cela. Vous pouvez manger des confitures, mais en petite quantité, ou elles vous rendront malades, et gâteront vos dents, je vous assûre.

Quand vous ne pouvez pas avoir de fruit mûr, un peu de gelée de groseille, ou d'une autre espèce, est très agréable. Mais les dragées et les autres sucreries ne sont bonnes qu'à dégoûter les jeunes gens des bonnes nourritures. Quand ils ont perdu toutes leurs dents pour avoir voulu satisfaire leur goût, il n'est plus tems de se résoudre à n'en plus manger. C'est pourquoi il vaut mieux prévenir le mal en n'en mangeant point dutout. je suis sûre que vous ne voudriez pas donner

une de vos dents pour toutes les sucreries du monde.

Différentes sortes de Fleurs.—ANGL. *p.* 30.

Si vous n'êtes pas fatiguée, ma chere Charlotte, nous entrerons dans le parterre : quant à Henri, il a trop de courage pour se plaindre ; je veux même croire qu'il pourroit rester sur les jambes depuis le matin jusqu'au soir. Allons, Monsieur, prenez la clef, et ouvrez la porte : c'est ici, je pense, l'endroit le plus agréable que nous ayons encore vu.

Qu'examinerons-nous le premier? Il y a tant de beautés, qu'on ne sait à laquelle donner la préférence. Vous admiriez les fleurs des champs, mais celles-ci sont beaucoup plus belles.

Regardez ces tulipes, examinez ces oeillets, considérez cette couche de renoncules, et admirez ensuite cette planche d'oreilles d'ours. La blancheur de ces lis surpasse celle de la plus belle batiste. Cette fleur bleue est un *convolvulus ;* elle ressemble beaucoup aux cloches qui croîssent dans les haies, excepté qu'elles sont blanches. Je vous prie, Charlotte, cueillez une de ces fleurs qui sont très petites.

J'en ai oublié le nom ; quand on les examine de près, elles sont aussi belles et aussi curieuses que les grandes. Jettez maintenant les yeux sur ce superbe tourne-sol, ce beau lilas, ce pivoine charmant ! Cueillez-moi, je vous prie, une de ces belles roses. Qu'elles sentent bon ! Apportez-moi aussi une petite branche de jasmin, et une autre de chêvre-feuille, car je ne sais comment laisser toutes ces beautés derrière moi. Je ne veux pas cependant vous permettre d'en cueillir beaucoup, car c'est dommage de les ôter. Le jardinier nous en a apporté ce matin pour parer nos chambres. Je sais que si vous en preniez quelques unes, elles seroient bientôt fanées dans vos mains chaudes, car il n'y a que l'eau qui puisse les conserver dans leur fraicheur naturelle.

Avez-vous remarqué que toutes les fleurs ont des feuilles différentes les unes des autres ? Dans quelques unes se trouvent variées toutes les couleurs que vous pouvez nommer, et le poli le plus parfait. En un mot, elles ont trop de beautés pour qu'on puisse les compter. Quand vous serez en état de lire l'histoire naturelle, vous serez étonnés de voir combien on peut s'étendre sur ce sujet. Vous êtes trop

jeunes à present pour la comprendre : neanmoins je ne dois pas oublier de vous dire que toutes les fleurs viennent de graines ou de petites racines qu'on prend aux grandes fleurs.

La plupart de celles qui croîssent ici, ne pousseroient pas dans les champs, parceque la terre n'est pas assez riche pour elles. Il y en a quelques unes qui demandent beaucoup de soins. Si le jardinier ne se donnoit pas bien des peines, elles périroient. Il faut surtout qu'il les arrose à propos, car la terre et l'eau sont pour les plantes et les fleurs, ce que les alimens et la boisson sont pour nous. Mais comme elles sont fixées dans un endroit, et qu'elles ne peuvent aller en chercher, ni en demander, elles la reçoivent de la pluie et de la rosée, ou du jardinier qui en repand sur elles avec son arrosoir.

Il y a des plantes tendres et délicates qui ne croîssent que dans une terre très legère. Il leur seroit aussi impossible de percer une terre dure, qu'à vous de pénétrer à travers un mur de pierre. D'autres sont fortes et dures ; une terre trop legère se pulveriseroit, et laisseroit les racines à découvert Ainsi elles croîssent mieux dans une terre argilleuse. Quelques

unes demandent une grande quantité d'eau, et croîssent même dans des étangs et des fossés. Quelques autres, au contraire, ne poussent que dans un terrein sablonneux. On conserve dans des serres plusieurs plantes curieuses, qui ne croîtroient pas dans ce pays: si elles étoient exposées au grand air, parcequ'elles ont été apportées des pays étrangers, où il fait plus chaud qu'ici. Si vous alliez dans un royaume beaucoup plus froid que le nôtre, vous ne pourriez pas supporter le froid comme ceux qui y demeurent toujours.

Le Gravier, la Pierre, le Charbon.

ANGL. *p.* 33

De ce que je viens de vous dire, mes chers enfans, vous devez concevoir qu'il y a une grande variété non seulement dans ce qui sort de la terre, mais encore dans le sein même de la terre. Regardez les allées; quelques unes sont d'une couleur jaunâtre—c'est du gravier; ne rend-il pas les allées jolies? Il est très bon aussi pour les routes, qui, quand il passe beaucoup de voitures, seroient très mauvaises, si on n'y mettoit pas de gros gravois, ou de petites pierres, pour les réparer.

Les briques, dont on se sert pour bâtir les maisons et les murs, se font de terre. La craie vient aussi de la terre : il est bon d'en repandre sur quelques sortes de terrein pour faire croître mieux ce que le fermier se propose d'y semer. On la brûle aussi pour en faire de la chaux, qui, mêlée avec du sable, fait le mortier dont les maçons se servent pour lier leurs briques, qui tomberoient si elles n'étoient pas cimentées ensemble.

La pierre et le marbre se tirent aussi de la terre. On appelle carrière le lieu où il y en a une grande quantité réunie ensemble. Avec les pierres on bâtit de belles églises et de beaux châteaux. On emploie le marbre pour des manteaux de cheminée, des tablettes et des ornémens dans les belles maisons.

On tire aussi de la terre le charbon dont nous faisons du feu pour nous chaufer, et pour faire cuire nos vivres. Oh ! comme nous frisonnerions, comme nous tremblerions de froid, si nous n'avions point de feu en hiver ! Et à quoi la viande et les boudins seroient-ils bons, si nous ne pouvions ni rôtir, ni faire bouillir, ni mettre au four ?

L'Or, l'Argent, le Plomb, le Fer, &c.

ANGL. *p.* 35.

Je ne vous ai pas encore nommé la moitié des richesses qui sont dans les entrailles de la terre. On en tire l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le fer et l'étain, qu'on appelle métaux. Régardez ma montre; elle est d'or. Les guinées et les demi-guinées en sont aussi. On peut battre l'or et le mettre en feuilles plus minces que du papier. Ne vous en ai-je pas donné, Henri, pour dorer votre noix de galle.

On dore le bois avec des feuilles d'or. Les cadres des tableaux dans les salles de compagnie paroissent très beaux; cependant ils ne sont que du bois couvert de feuilles d'or.

L'or est le plus précieux de tous les métaux. Ce chelin est d'argent, qui, quoique inférieur à l'or, est cependant très estimé. On en fait des caffetières, des chandeliers, des cuillers, et cent autres choses, dont les personnes riches se servent.

Le plomb est très pesant; on peut s'en procurer une grande quantité, et il nous est très utile. On l'emploie dans les citernes pour tenir l'eau: on en fait des tuyaux pour la conduire des sources, et des goutières pour

préserver nos maisons de l'humidité. On en fait aussi des poids et beaucoup d'autres choses utiles.

Nos casserolles et nos chaudières sont faites de cuivre. Elles seroient très mal saines si on ne les faisoit étamer. L'étain qu'on y met est un métal blanchâtre, plus mou que l'argent, mais plus dur que le plomb. Nous en avons bien des mines en Angleterre, et nous en envoyons une grande quantité dans les pays étrangers.

Le fer est un des metaux les plus utiles que nous ayons. La plupart des outils dont on se sert dans les champs et dans les jardins, en sont faits en partie. Il y a aussi ordinairement du fer presqu'à tous ceux dont on se sert dans les différens métiers. En un mot, il faudroit bien du tems pour vous dire tout ce à quoi il est bon.

L'acier est un fer rafiné, et purifié par le feu avec d'autres ingrédiens : il est aussi très estimé. On en fait les couteaux, les ciseaux, les rasoirs, les aiguilles, et plusieurs autres choses.

On trouve aussi dans la terre toutes sortes de pierres précieuses, telles que des diamans,

des rubis, des émeraudes, des topases, &c. Elles ne paroissent pas très belles quand on les tire de la terre. Il faut beaucoup de patience et de travail pour les tailler et les polir. Regardez les diamans de cette bague; vous voyez qu'ils sont taillés de bien des côtés. Quand la lumière tombe dessus, elle fait paroître beaucoup de couleurs différentes.

Vous voyez à présent, mes chers enfans, que chaque chose, quand on l'examine, est curieuse et amusante. Il ne faut pas se plaindre qu'on n'a rien pour se divertir, quand on peut trouver de quoi s'amuser dans tous les les objets de la nature. Je suis sûre que si vous n'êtes pas fatigués, vous devez avoir faim: Je crains que le dîner ne soit froid; ainsi depêchons-nous d'aller à la maison. Je vous en ai dit assez pour occuper votre imagination jusqu'à demain, où nous ferons une autre promenade, si rien ne nous en empêche

---

Les Vaches, le Lait, le Beure, les Beufs.

ANGL. *p.* 37.

Bon jour, Charlotte: avez-vous vu Henri? Je ne vous attendois pas tout-à-fait si matin. mais c'est une preuve, j'espère, que mes ins-

tructions d'hier vous étoient agréables. Voyez, je vous prie, si votre frère est levé.

N'avez-vous pas honte, petit paresseux, de rester si longtems au lit ? J'ai été obligée d'envoyer Charlotte vous appeller. Votre soeur et moi nous brûlons d'envie de nous promener ; ainsi ne perdons pas de tems, mais partons sur le champ.

Voilà la laitière qui trait les vaches. Que les bestiaux qui paîssent dans la prairie paroîssent à leur aise ! Je me persuade que l'herbe est aussi agréable à leur goût, qu'une tarte aux pommes le seroit au vôtre. Voyez combien leurs habits sont beaux et épais ! Comme les bêtes ne peuvent se faire d'habillement, il leur croît des poils sur le dos qui servent à la même fin, et ainsi tout est bien reglé dans la nature.

Tous les bestiaux ont quatre jambes ; ils ne marchent point droit ; cette posture leur seroit tout à la fois pénible et incommode, vu que leur nourriture est sur la terre, parcequ'ils seroient obligés d'être presque toujours baissés, ce qui les fatigueroit extrêmement. S'ils n'avoient que deux jambes, ils ne pourroient pas remuer avec leur long corps pesant. Voyez

quel sabot dur ils ont ! Sans cela leurs pauvres pieds, qui n'ont point de souiliers, se déchireroient. Leurs grandes cornes servent à les défendre, en cas que quelques autres animaux cherchent à leur faire du mal, car ils ne peuvent, vous le savez, se servir de fusils, d'épées, ni de bâtons, comme font les hommes.

Pouvez-vous me dire ce que deviennent les vaches et les beufs ? Je suis sûre que non ; c'est pourquoi je vais vous l'apprendre Ne vous éloignez pas, Henri ; voyez comme Charlotte est attentive !

Les vaches, comme vous voyez, donnent du lait ; c'est ce qui fournit de la crême aux laitières. Pour cela elles mettent le lait dans de grands vases, et environ douze heures après, la crême s'éleve et s'épaissit au dessus du lait : quand il y en a assez, elles la mettent dans une baratte, la battent fort, et par ce moyen une partie se change en beure. Le reste est du lait de beure, qui est très bon pour les petits garçons et pour les petites filles.

Avec le lait on fait le fromage, et aussi les boudins, en y ajoutant des oeufs et de la farine, du pain ou du riz.

Les veaux sont les petits des vaches ; on en vend un grand nombre aux bouchers, qui les tuent. Leur chair s'appelle du veau, et est très bonne à manger.

Voyez ce troupeau de beufs ; observez quel grand nombre se laisse paisiblement conduire par un seul bouvier. Il les mène au marché, où les bouchers les acheteront. Quand ils seront tués, leur viande sera bonne à manger. On vendra leur peau aux tanneurs, qui en feront du cuir, et le vendront aux corroyeurs. Alors les cordonniers l'acheteront pour faire des souliers et des bottes ; les selliers pour en faire des selles, des brides, et plusieurs autres choses. Les cornes de ces bêtes servent à faire des peignes et des lanternes.

Les Brebis, Les Agneaux, la Laine.

ANGL. *p.* 39.

Regardez ces jolies brebis avec leur petits agneaux à leurs côtés. Créatures charmantes ! Vous avez aussi une belle fourrure épaisse ; elle vous est très utile en hiver, quand vous êtes obligées de rester dans les champs découverts, dans un tems de glace et de neige : mais elle doit bien vous échauffer en Eté. Eh bien,

on trouvera moyen de vous en débarrasser. Aussitôt que la grande chaleur se fera sentir, le fermier vous rassemblera, et commencera sa tonte ; il vous ôtera toute votre charge de laine ; vous lui échaperez des mains, et vous courrez sautant et bondissant comme de petits garçons qui ont ôté leur habit pour jouer.

Les pauvres brebis ne seroient pas si gaies, si elles savoient qu'on les vendra aussi aux bouchers ; mais il faut bien que cela soit. Leur chair sera du mouton, et leur peau sera du parchemin comme celui que Mr. Green, le procureur, apporta l'autre jour à votre papa, ou comme celui dont votre tambour est couvert, ou bien du cuir comme celui qui couvre votre livre à épeler.

La laine de mouton est très précieuse en vérité ; on la vend aux cardeurs, qui la nétoient, et de pauvres femmes qui demeurent dans des cabanes, la filent avec leurs rouets. N'avez-vous pas vu Goody Newman occupée à son travail, chanter, et se trouver heureuse de gagner assez pour n'être pas obligée de mandier.

Quand la laine est filée, les tisserands en font du drap pour habiller les hommes. On

en fait aussi des flanelles, des couvertures, des bas, et d'autres choses : ainsi les moutons nous fournissent tout à la fois la nourriture et le vêtement. Vous pensez, je suis sûre, qu'il faut être bien cruel pour tuer ces pauvres créatures. C'est dommage en vérité, mes chers enfans ; mais si l'on n'en tuoit pas quelques unes, elles seroient si nombreuses, qu'il n'y auroit pas assez d'herbes pour les nourrir, et plusieurs mourroient de faim. Pendant qu'elles vivent, elles sont aussi heureuses qu'elles peuvent l'être : elles ont de beaux paturages verts pour se nourrir et pour bondir dessus ; et quand elles meurent, elles n'ont point de parens qui les regrettent, et qui souffrent par leur mort ; parceque quoique les brebis aient beaucoup de tendresse pour leurs petits agneaux, cette tendresse ne dure qu'autant qu'ils ont besoin de leur secour ; quand elles ont cessé de les alaiter, et qu'elles leur ont montré ce qui est bon à manger, elles les chassent, et n'y font plus attention. Quand le boucher mene les moutons à la boucherie, ils ne savent pas ce qu'on va leur faire, et quand leur gorge est coupée, ils sont bientôt morts ; c'est pourquoi ils ne souffrent pas

beaucoup. Lorsqu'ils sont morts, ils ne peuvent plus souffrir, vous le savez. On est obligé de les tuer, mais il ne faut jamais être cruel envers eux pendant qu'ils vivent.

Les Chevaux.—ANGL. *p.* 42.

On mene les chevaux au marché, mais ce n'est pas pour les tuer. Leur chair n'est pas bonne à manger ; elle est coriasse, et n'est propre qu'à nourrir les chiens et les corbeaux. Les chevaux sont des créatures nobles ; voila un cheval de selle ; voyez comme il bondit maintenant qu'il est en liberté. Quoiqu'il soit très fort, quoiqu'il puisse donner de bons coups de pied, et se lever sur les jambes de derrière, il est si doux qu'il se laisse monter et conduire où l'on veut. Ses jambes sont menues, et son corps n'est pas si pesant que celui du beuf ; ainsi il peut marcher avec agilité, et son dos n'est pas si large qu'un homme ne puisse le mettre entre ses jambes. Il a aussi des sabots ; mais comme il voyage beaucoup, ils s'useroient ; c'est pourquoi ceux qui ont des chevaux les font ferrer, pour empêcher leurs pieds de se déchirer. Le mare-

chal fait les fers, et les attache sans leur faire aucun mal, s'il est habile.

Ne désiriez-vous pas, Henri, pouvoir aller à cheval ? Quand vous serez plus grand, on vous apprendra à y monter et à le conduire ; mais si vous y montiez à present sans savoir comment vous y prendre, il pourroit s'échapper et vous tuer.

Il y avoit un petit garçon qui vouloit aller à cheval, et qui n'eut pas la patience d'attendre que son papa lui eût acheté un joli petit bidet. Il monta sur le cheval du domestique qui étoit attaché à la porte ; il prit la bride, mais il ne put atteindre aux étriers : il donna un coup de bâton au cheval qui se mit à galopper de toutes ses forces. Il jetta le petit garçon la tête contre une pierre qui lui cassa le crâne, et le fit mourir. Cependant le cheval n'étoit pas vicieux, quand il étoit sous un bon cavalier. Cet accident n'arriva que parceque l'enfant ne savoit pas manier la bride.

Il y avoit un autre petit garçon qui couroit toujours dans les écuries, parmi les chevaux ; il reçut un jour un coup de pied qui lui cassa les côtes ; le cheval ne savoit pas qu'il y avoit un petit garçon derrière lui.

Ces beaux chevaux bays qui ont la queue et la crinière noire, sont des chevaux de carosse ; ils sont plus forts, mais moins agiles que les autres. Ceux qui ont de grosses jambes, et un poil grossier, sont des chevaux de chartiers. Il y en a encore d'une autre espèce qui sont très beaux et très légers : ce sont des coursiers qui portent leurs maîtres quand ils vont à la chasse : ces chevaux sont très dispendieux.

Nous ne pouvons faire à pied que peu de chemin dans un jour, parceque nous sommes bientôt fatigués ; mais quand nous sommes à cheval nous pouvons faire beaucoup de milles, et voir nos amis qui demeurent au loin. Il est aussi très agréable d'aller en carosse, n'est-ce pas, Charlotte. Eh-bien nous ne pourrions nous procurer ces plaisirs sans les chevaux. Ne pensez-vous pas doncque nous devons en avoir bein soin ?

D'ailleurs il y a bien des choses où nous serions fort embarassés sans eux ; car ce que les chevaux font sans peine seroit pour les hommes un ouvrage très pénible. Il est très fatiguant pour un pauvre garçon, avec ses gros souliers ferrés, de marcher toute la journée à côté d'une charrue ; mais ne pensez-vous pas

qu'il lui seroit beaucoup plus pénible encore d'être obligé de la traîner lui-même au travers d'une terre dure ? Et comment les hommes pourroient-ils transporter des chariots, des charettes, et d'autres fardeaux pésans sans le secour des chevaux ? Cela seroit impossible. Je pense donc que le moins que nous puissions faire, est de leur donner en abondance du foin, de l'avoine, et une bonne écurie pendant la nuit.

Ne croyez-vous pas qu'il faut être bien cruel pour les mener trop durement et leur donner des coups de fouet et d'épron, jusqu'à ce qu'ils soient prêts à mourir ? Ce sont cependant des cruautés qu'on exerce tous les jours envers eux: mais souvenez-vous, Henri, qu'il faut être méchant pour en agir ainsi.

L'Ane—ANG. *p.* 45.

Voilà un pauvre âne: il fait une triste figure après que nous avons vu les beaux chevaux vigoureux: mais ne le mépriżez pas pour cela. Il est très utile, je vous assûre, car il fait des ouvrages trés pénibles, et ne

coute presque rien à nourrir, parcequ'il se contente de l'herbe qui croît dans les haies, et même d'un peu de feuilles seches, ou d'un peu de son. Il ne demande point d'étable pour se mettre à couvert, ni de domestique pour prendre soin de lui; si bien que les pauvres qui n'ont pas moyen de nourrir un cheval, peuvent avoir un âne. Il peut traîner un petit tombereau, et porter des paniers; il ne refuse pas même son dos à un ramoneur. N'avez-vous pas vu ces petits grimaciers, avec leur visage noir et leurs dents blanches, montés sur un âne avec un sac de suie.

Je ne dois pas oublier de vous dire aussi que le lait d'ânesse est un remede excellent pour ceux qui sont menacés de la consomption. Plusieurs personnes qui en boivent se rétablissent après avoir été sur le point de mourir. Ne faut-il pas être bien cruel de traîter inhumainement des créatures si utiles? Et c'est cependant ce qui se fait communement. Je suis sûre que vous ne pourriez apprendre sans peine qu'on les bat, et qu'on les laisse souvent souffrir la faim.

Le Chien, le Cerf, et le Liévre.

ANGL. *p.* 46.

If faut que je regarde à ma montre. . . Il est plus de huit heures ; il faut retourner à la maison pour déjeuner. Qui est celui-là ? Oh, c'est Jean qui vient nous appeller, et le pauvre *Tray* avec lui. Vous êtes bien aise de nous voir, Mr. Tray, nous sommes aussi bien aises de vous voir, parceque vous êtes un compagnon fidelle. N'aimez-vous pas Tray ? Voyez comme il remue la queue, et saute autour de nous. En vérité il est charmant ; il me semble le voir sourire. Quand nous sommes au lit, et que nous dormons profondement, il veille toute la nuit, et ne laisseroit pas approcher un voleur de la maison. Quand votre père va à la chasse, Tray rôde autour et à travers des champs ; il trouve le gibier pour que votre père puisse tirer dessus, car il peut le sentir de loin. Il est d'un si bon naturel, qu'il laisse jouer les petits enfans avec lui, et ne pense jamais à quitter son maître.

Le pauvre Tray n'attend d'autre recompense de ses services, qu'un peu de nourriture, et le plaisir de se promener quelquefois avec son

maître, ou avec quelqu'un de la famille. J'ai la clef du parc ; nous allons passer à travers pour voir un moment les bêtes fauves.

Voilà un superbe cerf, qui a un beau bois branchu : ne l'admirez-vous pas ? Voyez les petits faons qui bondissent. Tout agile que vous êtes, Henri, vous ne pourriez sauter comme eux. Il n'y a que ceux qui ont des parcs ou des enclos bien fermés qui gardent ces animaux ; car ils ne resteroient pas dans les champs comme font les vaches et les moutons. Leur chair a un fumet excellent ; on l'appelle venaison.

Les messieurs prennent souvent beaucoup de plaisir à chasser le cerf. Ils en font sortir un du parc, et mettent à sa poursuite un grand nombre de chiens, dont il est si effrayé qu'il court de toutes ses forces. Plusieurs messieurs, montés sur de beaux chevaux, courent après avec tant d'ardeur, qu'ils sautent par dessus les haies et les fossés pour le joindre. Quelquefois il leur fait faire bien des milles ; mais à la fin ses jambes fatiguées ne peuvent plus le porter : il halete de lassitude et de frayeur : il s'arrête, et fait des efforts pour repousser les chiens avec son bois ; mais en vain ; ils le

prennent et le déchirent jusqu'à ce qu'il meure. Je me persuade qu'il y a du plaisir à la chasse, mais il me semble qu'on devroit permettre à la pauvre créature de retourner au parc pour la dédomager des peurs qu'elle a eue, et la recompenser du plaisir qu'elle a donné aux chasseurs.

Les messieurs chassent aussi les liévres ; ils vont dans la campagne avec leurs chiens, qui les sentent et les découvrent, quelque bien qu'ils soient cachés. Quand les liévres se trouvent en danger d'être pris, ils s'élancent, et courent de toutes leurs forces ; ils font mille detours pour se sauver, mais c'est en vain, car ils sont ordinairement pris, et subissent le même sort que les cerfs dont je viens de vous parler.

Je ne puis vous dire, Henri, quelle impression cela fait aux chasseurs, mais la pitié que j'aurois de ces pauvres créatures effrayées seroit si grande, qu'elle m'ôteroit tout le plaisir de la chasse : je suis sûre que je trouverois plus de plaisir à les délivrer de leur danger qu'à les tuer.

La Chatte et ses Petits. . . . Les Bêtes Féroces.—ANGL. *p.* 49.

Eh-bien, déjeunons à present : courez dans la salle, Henry : voyez, Charlotte, voilà chacun un bassin de lait pour vous. Je m'imagine que la promenade vous a donné de l'appetit. Il n'y a rien de meilleur que l'air et l'exercice pour la santé et la gaieté.

Pendant que vous déjeunez je vais vous apprendre une nouvelle. Votre Tibb favorite a fait de petits chats : les voilà dans un panier. Appellez la mère pour laper du lait, et alors nous pourrons les voir à notre aise. Comme ils miaulent et se remuent ! Ils ne peuvent pas voir à present ; mais dans neuf jours leurs yeux s'ouvriront, et ils commenceront à faire cent tours divertissans. Quand la mère leur aura appris à attraper des souris, elle les laissera se pourvoir eux-mêmes ; et loin de se donner pour eux la moindre peine, elle les grondera, et leur donnera de bons coups de pattes s'ils prennent des libertés avec elle. Néanmoins elle leur sera bonne, et les aimera tendrement tant qu'ils auront besoin de ses soins ; ils n'ont pas droit de s'attendre qu'elle leur

prendra des souris quand ils seront aussi habiles qu'elle même.

Les souris sont jolies à voir, mais elles font beaucoup de mal aussi bien que les rats: si nous n'avions pas de chats, nous en serions désolés.

Je n'aurois jamais fini si je vous nommois toutes les espèces d'animaux ; mais je ne dois pas oublier de vous dire qu'il y a un grand nombre de bêtes sauvages, telles que des lions, des tigres, des léopards, des panthères, des loups, &c. Ces animaux ont des griffes longues ; ils sont si féroces et si forts, qu'ils peuvent dévorer un homme dans un instant. S'ils avoient été parmi nous comme les troupeaux, quels ravages n'auroient-ils pas fait dans le monde? Nous n'aurions pas osé sortir de la maison : les vaches, les brebis et les chevaux auroient été constamment leur proie ; mais il n'y a point ici de bêtes féroces ; elles fuient la demeure des hommes, et se retirent dans les forêts et les déserts loin de nos habitations.

Comme leur peau est une fourrure excellente pour les peuples qui vivent dans les pays froids, les hommes leur font souvent la chasse, et réussissent ordinairement à les tuer, parce-

qu'il y a rarement plusieurs bêtes féroces ensemble, et que les chasseurs sont presque toujours en grand nombre, et ont soin de se pourvoir d'armes convenables.

On les prend quelquefois vivans quand ils sont jeunes, et on les montre comme des curiosités. Ceux qui en ont soin, ont une manière de les gouverner, qui leur fait perdre en grande partie leur férocité. Il n'y a point de de bête, quelque féroce qu'elle soit, que l'homme ne puisse aprivoiser et soumettre. J'en ai vu de plusieurs sortes, particulièrement à la tour de Londres, et j'ai lu un raport très amusant de cette collection dans un des petits livres de Mr. Newbery : je crois que vous l'avez, Charlotte ; je vous prie de le montrer à Henri.

L'Eléphant et le Chameau.—ANGL. *p.* 51.

L'Eléphant est un animal très surprénant, et je crois la plus grosse de toutes les bêtes. Faites-moi ressouvenir quand nous serons à la bibliothéque, de vous en montrer un en peinture. Dès que j'aurai le tems, je vous menerai au museum de Mr. Parkinson, où vous verrez un éléphant et plusieurs autres curiosités :

leurs dents sont très précieuses ; elles sont d'ivoire, et vous savez qu'on en fait beaucoup de choses ; vous en avez plusieurs jolis bijoux ; on en fait des peignes et des manches de couteaux ; en un mot je pourrois aisément vous nommer vingt choses qui en sont faites.

La peau des élephans est très dure, et leur force est surprénante, si bien que quand ils sont en colère, rien ne peut leur résister : cependant ils sont d'un naturel très doux, et se laissent conduire par des hommes. Nous lisons dans l'Histoire que c'étoit autrefois la coûtume de se servir d'éléphans dans les armées, et qu'ils avoient sur leur dos de petites fortresses de bois, qu'on remplissoit d'hommes qui tiroient des arcs et des fleches. Quand ces bêtes avoient été quelque tems dans la bataille, elles devenoient furieuses, et mettoient à mort tout ce qu'elles rencontroient sur leur passage ; elles pouvoient même abattre des arbres, et démollir des maisons. Comment aimeriez-vous, Henri, à monter sur un éléphant ? Vous paroîtriez sur son dos comme un petit singe sur un cheval.

Le Chameau est un autre grand animal ; nous n'en avons point ici, seulement un de tems en tems, que l'on montre comme une curiosité.

Vous ne pouvez pas vous en former une idée d'après une description, mais j'en chercherai une estampe qui vous fera mieux comprendre sa figure.

Dans les pays où sont les chameau, il y a beaucoup de déserts sablonneux : il y a des distances de plusieurs milles sans que les voyageurs trouvent ni maisons, ni arbre pour se mettre à l'abri des rayons brûlans du soleil ; cependant les habitans sont obligés de les traverser pour transporter d'un pays à l'autre les marchandises qu'ils veulent vendre. Il leur seroint impossible de porter eux-même des fardeaux si pesans, et les chevaux mourroient de soif, parcequ'on ne trouve pas d'eau sur la route. Mais le chameau porte des fardeaux très pesans, et n'a pas besoin de rafraichissement en chemin. Quand il est arrivé au lieu destiné, il s'agenouille afin que son maître puisse atteindre sur son dos et le décharger ; car il est si haut qu'on ne pourroit le faire commodement sans cela. Je pourrois vous dire des choses surprénantes de cent autres créatures, mais j'espére que vous aurez assez de curiosité pour les lire vous même.

Si vous avez déjeuné, et que vous ne soyez pas fatigués, nous allons aller dans la basse cour. Charlotte, portez un peu d'orge ; et vous, Henri, un peu d'avoine, et je suis sûre que notre visite sera bien reçue.

La Poule et ses Poussins.——ANGL. *p.* 53.

Voyez quelle belle couvée de poussins cette poule a ! Elle prend autant de soin d'eux qu'une mère tendre en prend de ses enfans. Ne cherchez pas à les prendre, Henri, car elle sauteroit sur vous. Hier ils étoient dans l'écale. Elle a pondu les oeufs dans un des nids du poulailler ; elle les a couvés pendant trois semaines, et les a rarement quittés pour aller manger, dans la crainte que les petits ne périssent faute d'être tenus chaudement. Aussitôt qu'ils ont été assez forts, ils ont cassé l'écale, et sont sortis de l'oeuf. La poule les a rassemblés sous ses ailes ; maintenant elle leur montre à bequeter et à gratter. Quand elle craint que quelque chose n'aille leur faire du mal, elle se jette dessus comme un lion. Pauvre poule ! qu'allez vous faire à present ? Voilà un faucon : Oh comme la pauvre cré-

ature est effrayée ! Les petits poussins se jettent sur le dos, s'attendant à être emportés dans ses griffes, et la poule court autour d'eux dans les plus vives transes, car il est trop fort pour qu'elle puisse se deffendre contre lui. Allez, Henri, appeller Thomas, et lui dites de venir promptement avec son fusil. Pauvre poule ! Le faucon n'aura pas vos petits. Maintenant que nous l'avons chassé, venez manger votre orge.

Nous avons besoin d'oeufs pour des flancs : voyez, Charlotte, s'il y en a dans les nids de poule. . . O ! vous en avez trouvé quelques uns ; ils sont frais ; il n'y a pas encore de poussins dedans : mais si nous les laissions à la poule pour les couver, il y en viendroit, et elle les feroit éclore. Il nous faut des oeufs pour plusieurs choses, et si nous les laissions tous couver, il y auroit trop de poussins. Toutes les volailles et tous les oiseaux viennent des oeufs.

On peut faire couver des oeufs dans un four. J'ai lu qu'en Egypte c'est l'usage ordinaire, et qu'aussitôt que les petits sont éclos, on les donne à une poule, qui ayant été accoûtumée à cela, les conduit et gratte pour eux avec la

même activité que feroit leur mère. Cela est bien surprénant : pour moi je n'approuve point de tels usages hors de la nature. Je suis sûre que nous pouvons avoir assez d'oeufs et de poulets par les moyens ordinaires, si nous les soignons comme il faut. Il me semble que c'est un vol d'ôter les poulets à leurs mères, et de les donner à une autre poule qui en prend soin et les protége uniquement parceque c'est son occupation de nourrir et de conduire les poulets : c'est comme si l'on ôtoit un enfant à sa mère, et qu'on le mit en nourrice sans son consentement, dans un lieu qui lui seroit inconnu. Je suis bien aise d'apprendre qu'on a essayé en Angleterre la manière de faire éclorre les oeufs dans des fours, et qu'on la rejettée.

Il y a une autre mauvaise coûtume, et qui est très commune ici : je veux dire celle de faire couver par une poule des oeufs de canne. Vous pouvez à peine vous imaginer les chagrins que cela donne à la poule, qui ne sachant pas le changement qu'on a fait, croit qu'elle a couvé ses propres poussins, car elle ne réfléchit pas là-dessus. C'est pourquoi quand elle les voit aller dans l'eau, comme

cela leur est naturel, elle tremble de peur qu'ils ne se noient; et cependant elle n'ose les suivre, parcequ'elle ne peut pas nager. Je suis sûre que vous auriez pitié d'elle; c'est pourquoi ne faites jamais d'expériences semblables, qui ne servent qu'à satisfaire la curiosité, en prouvant que c'est la chaleur qui fait éclorre les oeufs.

Il en coûte d'être obligé de tuer les pauvres poulets, mais comme je vous ai dit par raport aux beufs et au moutons; si nous les laissions tous vivre, ils mourroient de faim, et nous feroient mourir aussi; car ils mangeroient tout le bled et tout l'orge, et nous n'aurions ni pain ni viande pour nous nourrir. Mais ayons soin de bien les nourrir, de ne point leur faire de mal, et de les faire souffrir le moins qu'il sera possible. Je suis sûre que je ne pourrois pas tuer un poulet, mais il faut que quelqu'un le fasse. Les plumes d'oies et de poulets servent à remplir nos lits.

Le Dindon et le Coq.—ANGL. *p.* 57.

Henri, n'ayez pas peur du dindon: il est effronté, mais il n'a que très peu de courage.

Tournez autour de lui, et il va fuir devant vous comme vous le faisiez devant l'homme qui levoit son bâton sur vous, parceque vous lui aviez jetté des pierres. Les poulets et les autres volailles de basse cour ont des ongles très pointus, pour grater sur les fumiers et à la porte des granges, où ils trouvent ordinairement une nourriture abondante: ils ont aussi plusieurs jointures aux pieds, qui leur servent à se tenir perchés pendant la nuit en dormant, et qui les empêchent de tomber. Les oiseanx aquatiques dorment ordinairement sur la terre: ils cherchent un coin retiré, mais un peu d'humidité ne leur fait point de mal.

Les coqs sont beaux et courageux: ils se battent quelquefois jusqu'à ce qu'ils se tuent l'un et l'autre; et il y a des gens dans le monde assez cruels pour prendre plaisir à les faire se battre.

Ils prennent deux coqs, et attachent à leurs jambes des éprons pointus faits d'acier poli: ils les mettent ensuite au milieu d'une place ronde couverte de gazon, (qu'on appelle l'arêne du coq.) Ils se tiennent autour, crient, jurent, et disent plusieurs mots grossiers pendant que les coqs se battent, jusqu'à ce que

l'un d'eux meure. Oh ! Henri, j'espère que vous ne prendrez jamais plaisir à des divertissemens si cruels. J'aperçois que votre coeur tendre est ému à ce simple recit. Je pourrois vous rapporter plusieurs histoires des fâcheuses conséquences des combats de coqs, qui ont souvent causé la ruine de ceux qui les animoient : mais j'espère qu'avant que vous soyez devenu homme, vous aurez des sentimens qui vous préserveront efficacement du danger qui s'y trouve.

Je vais vous dire une autre sorte de barbarie que de mauvais garçons exercent quelquefois sur les coqs. A un jour marqué de l'année, qu'on appelle le Mardi Gras, ils s'assemblent par bandes, et jettent des bâtons à ces pauvres créatures innocentes jusqu'à ce qu'ils les tuent. Dabord un de ces petits tyrans jette un coup de bâton à un coq, et peut-être lui casse une jambe. Ils la raccommodent, comme ils l'appellent, avec un petit morceau de bois qu'ils y attachent pour la soutenir. Ensuite un autre jette le bâton à son tour, et peut lui créver un oeil : un autre coup peut lui casser une aile. On le frappe rarement sans rompre quelques uns de ses os tendres. Tant qu'il

lui reste des forces, le malheureux cherche à fuir ses bourreaux; mais les douleurs continuelles le font bientôt tomber. S'il montre le moindre reste de vie, il a encore de nouveaux tourmens à endurer; car ils lui mettent la tête dans la terre pour le ranimer à ce qu'ils disent. Cela fait que la pauvre créature se debat, et ils la remettent sur la scène. Quelques coups de plus mettent fin au divertissement; il tombe mort, ses meurtriers se rejouissent autour, et se croient d'habiles gens. Qu'en pensez-vous, Henri, n'y a-t-il pas plus de plaisir à voir un coq becqueter à la porte de la grange; se tenir fièrement sur un fumier, battre des ailes et chanter de joie, que de voir son grand courage abattu de cette manière, ses yeux brillans obscurcis par le voile de la mort, et son beau plumage tout couvert de sang et de boue.

Le Cigne, l'Oie, et le Canard.

ANGL. *p.* 59.

Voyez ce superbe cigne; comme il nage majestueusement, tenant ses ailes argentines étendues pour recevoir le vent frais. Observez aussi, je vous prie, sa compagne; voyez avec

quel orgueil elle conduit hors du nid ses petits cignes nouvellement éclos. De tous les oiseaux aquatiques que j'ai jamais vus, le cigne me paroît le plus beau.

Cette oie fait une pauvre figure en comparaison d'un cigne: voyez comme elle siffle et marche de travers. Il ne faut cependant rien mépriser à la mine; les oies sont très utiles, et nous leur sommes en quelque façon redevables des livres instructifs et amusans que nous avons, puisqu'ils furent d'abord écrits avec des plumes tirées de leurs ailes. De plus, les oies nous fournissent plusieurs mets excellens, car ils sont très bons quand ils sont rôtis. Cette oie a, vous voyez, une nombreuse couvée de petits oisons.

Voilà madame la canne aussi avec une belle suite de petits cannetons; ils vont maintenant dans l'étang; ils nagent. Ils sont amphibies, c'est à dire, qu'ils peuvent vivre sur la terre et sur l'eau. Voyez les pieds des oies et des canards; il en est de même de tous les oiseaux aquatiques; ils ont une voile qui leur sert comme les rames dont les bateliers se servent pour ramer. Il y a une autre sorte d'oiseaux qu'on appelle oiseaux de passages; tels sont

les cailles, les canards sauvages, les pluviers, les bécasses, les hirondelles, &c. Ils ne restent pas toujours dans la même place, mais ils vont d'un pays à un autre à certaines saisons de l'année. Ils se rassemblent tous à jour marqué, et prennent leur vol en même tems : quelques-uns traversent la mer, et volent plusieurs cents milles, ce qui est très surprénant.

Le Paon, le Faisan et l'Autruche.

ANGL. *p.* 61.

Voyez, je vous prie, ce paon ; avez-vous jamais rien vu de plus beau. Il étend sa queue resplendissante sur laquelle le soleil brille, et la fait paroître dans toute sa beauté. Voilà une de ses plumes à terre ; examinez-la tous les deux avec attention ; plus vous la regarderez de près, plus elle vous paroîtra admirable. Ramassez aussi, je vous prie, quelques unes de ces plumes que les pigeons et les autres volailles ont laissé tomber : elles méritent la peine d'être examinée. Je voudrois que vous vous accoûtumassiez à examiner toute chose ; c'est le moyen d'acquérir des connoissances.

Avez-vous jamais vu des faisans de couleur

d'or ; ils sont charmans. Tous les oiseaux, je pense, sont jolis ; le hibou même et la corneille, quand on les regarde de près ne sont pas à mépriser. Si vous n'êtes pas satisfait du peu que je vous en ai dit, nous lirons quelque livre d'histoire naturelle, et nous irons au museum qui est au delà du pont de Blackfriars où vous en verrez une très belle collection.

Il y a plusieurs sortes d'oiseaux dans ce pays, et un grand nombre de différentes especes dans les autres parties du monde ; mais je ne vous en donnerai pas la description de tous à present, parce qu'il faut que vous preniez la peine de les lire vous même ; je vous parlerai seulement de l'oiseau-mouche et de l'autruche.

Il y a une espece d'oiseaux-mouches qui ne sont guères plus gros qu'une abeille, et qui sont si beaux, que dans les pays où ils vivent, les dames les portent à leurs oreilles comme un ornément.

L'autruche est très grande ; elle ressemble un peu à l'oie, mais elle est plus haute qu'un homme : ses œufs sont si gros que j'ai vu des-sucriers faits de l'écale. Leurs plumes sont très belles ; celles que vous avez vues

dernièrement si à la mode sont des plumes d'autruche, et aussi les noires que l'on met sur les cercueils. Ces oiseaux sont trop pesans pour voler; mais ils ont des ailes courtes, qui leur servent beaucoup à marcher, et ils courent avec une vitesse surprénante.

Elles ne couvent point leurs œufs, elles les laissent exposés à la chaleur du soleil qui les fait éclorre.—Il faut que je retourne à la maison à present; ainsi je vous prie de quitter ces objets favoris.

Comment les Oiseaux font leur Nid, et nourrissent leurs Petits.—ANG. *p.* 63.

Voilà le petit Richard Williams qui vient vers la porte; il a, je m'imagine, quelque chose qu'il croit nous fera plaisir. Qu'est-ce que vous avez là, mon enfant? un nid d'oiseaux! Oh! fie donc, c'est bien mal de priver les oiseaux de ce qui leur a coûté tant de peine à faire. Les petits, dites-vous, se sont envolés; eh-bien, Henri, prenez-le dans votre main et je vais vous dire comment les oiseaux le bâtissent.

Deux oiseaux conviennent de vivre ensemble; car, quoiqu'ils ne puissent pas parler

comme nous, ils peuvent se faire entendre l'un à l'autre ; ensuite ils travaillent à se bâtir une maison. Dabord ils ramassent de petits brins de bois et de foin, et commencent à bâtir l'extérieur du nid dans un lieu retiré, qui, il y a apparence, ne sera pas trouvé : ils y mettent ensuite de la mousse et du crin, enfin ils le tapissent de plumes en-dedans. La femelle pond des œufs, et le mâle chante pendant qu'elle les couve. Quelque tems après les petits oiseaux éclosent, le père et la mère vont alors leur chercher de la nourriture. Aussitôt qu'ils en ont trouvé, ils viennent en hâte l'apporter au nid. Quand les petits entendent le battement de leurs ailes, ils crient et ouvrent le bec, comme pour dire, donnez-moi à manger ; donnez-moi à manger. Leurs père et mère leur donnent à manger tour à tour. Quelque fois la mère se met sur eux un peu de tems pour les réchaufer, et ensuite retourne de nouveau leur chercher de la nourriture ; et toujours de même jusqu'à ce que les petits soient assez forts pour voler. Alors ils les menent avec eux, pour leur apprendre où ils trouveront de quoi manger, et comment ils doivent se pourvoir eux-mêmes ; tous leurs

soins pour eux finissent là. Aussitôt que les petits seront assez grands, ils bâtiront aussi des nids et feront comme leurs père et mère.

Je suis toujours en colère contre ceux qui prennent les nids des oiseaux, quand je pense combien ils ont fait de milles pour se procurer les matériaux, et combien ils ont eu de peine à les faire, n'ayant d'autre instrument pour les bâtir que leurs becs et leurs pieds.

Nous ne serions pas bien aise d'être chassés de nos maisons chaudes et commodes, quoi qu'il y en ait bien peu parmi nous qui aient assez d'industrie pour les bâtir. Les fermiers sont obligés de détruire quelque espéce d'oiseaux qui mangent le bled; et pour cette raison, on en tue un très grand nombre; outre cela, il y a de gros oiseaux tels que les faucons et les milans qui en mangent beaucoup; ainsi ils ont assez d'ennemis sans les petits garçons. Pour moi je leur donnerois volontiers quelques uns de mes fruits pour les payer de leur musique; et je ne voudrois pas qu'on tuât mon joli merle qui chante si bien dans le verger, quand même il devroit manger toutes les cerises.

Le Serin, et d'autres Oiseaux.—ANGL. *p.* 65.

Vous avez, Charlotte, un serin dans une cage; j'espère que vous avez soin de bien le nourrir et de le tenir proprement. Il n'a jamais connu ce que c'est que la liberté, c'est pourquoi il ne la désire même pas; si vous le laissiez aller, il mourroit de faim; d'allieurs il ne pourroit pas supporter dans l'hiver l'air froid du dehors; parce que les serins viennent d'un pays plus chaud, et ne bâtissent leurs nids que dans les maisons. Mais si vous preniez un pauvre oiseau qui est accoûtumé à voler où il lui plait; à sauter de branches en branches, et à chanter au milieu des feuillages; d'abord il voltigeroit autour, et se feroit beaucoup de mal contre les barreaux de la cage, mais quand il verroit qu'il ne peut sortir, il se retireroit rêveur dans un coin, et ne voudroit ni manger ni boire, jusqu'à ce que la faim ou une soif extrême l'y obligeassent; il seroit long tems avant de s'accoûtumer à l'esclavage.

J'ai connu un petit garçon, qui étoit bon sous d'autres raports; mais qui aimoit tant les oiseaux, qu'il employoit tous les moyens possible pour les prendre. Un jour il avoit fait

des trapes avec de petits morceaux de bois et des briques, on l'appella pour aller à l'école, et oublia d'en parler. Il ne revint à la maison que huit jours après, et la premiere nouvelle qu'il apris, fut qu'une rouge gorge avoit été prise dans une de ses trapes, et y étoit morte de faim ; qu'un moineau avoit été écrasé, et qu'un autre avoit eu la jambe rompue. Dites-moi un bon garçon ne devroit-il pas être bien fâché d'avoir ainsi tourmenté ces pauvres oiseaux ! Aussi le fut-il, et je me persuade qu'il n'en a jamais pris aucun depuis ce tems-là. Il faut que je vous quitte à present parce que j'ai beaucoup de choses à faire ; ainsi, bon jour, mes enfans.

Le Papillon, la Chenille, et l'Arraignée.

ANGL. *p.* 66.

Charlotte, le tems est si beau que suis impatiente d'aller prendre l'air. Etes-vous pour la promenade ? Je suis sûre que Henri viendra avec nous ; ainsi apprêtous-nous et partons immediatement.

Après quoi Henri court-il ? Oh ! c'est après un papillon, je vois. Eh-bien, vous l'avez pris le pauvre petit ; prenez garde comme

vous le tenez. Le croiriez-vous, toute cette poudre qui s'attache à vos doigts est autant de plumes. J'en ai vu de semblable dans un microscope, et je vous en montrerai en peu.

Voyez si vous pourrez trouver une chenille; quoi, vous en avez déjà de plusieurs sortes. J'en ai bien long à vous dire sur leur compte, quand nous serons à la maison. Voyez quelle nichée de petites sont dans cette toile qui est sur la haie. Aussitôt qu'elles furent assez grosses pour travailler, elles la firent pour se préserver de l'humidité. La rosée, vous voyez, reste au dehors et ne pénétre pas à travers. En voilà bien d'autres; sûrement en voilà plus d'un mille. Nous avons eu dernièrement un tems si sec, que je crains que les jardins et les champs n'en soient couverts; elles mangeront tous les choux. Les oiseaux se regaleront, car ils mangent les chenilles.

Voyez quel essaim de petits insectes; c'est comme un nuage devant nous. Vous ne vous imagineriez pas que ces petites créatures, quand on les voit au microscope, sont très belles et ornées de franges magnifiques aussi brillantes que l'or et l'argent; avec de belles hupes de plume. Quelques parties sont com-

me du velours brodé de perles. Ils ont tous des armes pour se deffendre et tous ont des ennemis à combattre. Chacun a quelque plante ou herbe particulière dont il se nourrit, et sait où la trouver. Il y en a qui sont si petits que l'œil ne peut les voir; mais si on les regarde à travers un microscope, ils sont aussi beaux que les autres.

Voyez comme cette arraignée est occupée à travailler. La servante vous a appris à craindre les arraignées; mais j'espère que vous avez tous deux assez de bon sens pour surmonter une crainte si ridicule. Considérez, je vous prie, combien vous êtes plus forts qu'elles, et combien vous êtes plus gros. Il est vrai qu'elles se laissent quelque fois tomber tout-à-coup, mais c'est parcequ'elles craignent que vous ne leur fassiez du mal. Observez tous deux, je vous prie, que quand une arraignée se laisse tomber, elle s'échappe de toutes ses forces; c'est pourquoi elle n'a certainement pas de desseins contre vous. Mais comme elles salissent nos maisons, et que leurs toiles sont très mal propres; je suis obligée de dire aux servantes de les ôter; cependant je suis sûre que les petits garçons et

les petites filles, peuvent recevoir une bonne leçon des arraignées, et apprendre d'elles l'industrie et l'exactitude; car leurs toiles sont tissues avec la plus grande regularité. Vous trouverez beaucoup de plaisir à lire une explication de leur manière de travailler, et je vous en ferai voir une partie dans le microscope.

La Fourmi, et les Mouches à Miel.

Prenez garde, Charlotte, voyez où vous mettez le pied; vous avez risqué de détruire toute une ville. Regardez ces petites fourmis occupées, elles travaillent de toute leur force. Savez-vous qu'elles ramassent autant de bled quelles peuvent, et l'entassent pour l'hiver? Elles enterrent leurs morts, conduisent leurs petits dans les champs, et travaillent avec activité. Si tous les hommes et toutes les femmes étoient aussi prévoyans qu'elles le sont, il n'y auroit pas tant de mendians.

Allons voir travailler les abeilles dans leur ruche de verre; vous voyez qu'elles sont en grand mouvement: surement elles font quelque chose de curieux, de très curieux en vérité, mes chers enfans; tout le miel et toute

la cire que nous avons est leur ouvrage. Elles volent aux environs ; les unes avec une espèce de trompe succent quelque chose de doux des fleurs ; d'autres trouvent de quoi faire la cire et font les rayons où ils mettent le miel. Cela n'est-il pas bien surprénant ; les cases se joignent exactement, et il n'y a point de place perdue.

Tout cet essaim est soumis à une abeille qu'on apelle la *mère abeille :* elles la suivent partout où elle va, et se laisseroient plutôt tuer que de l'abandonner. Mais il ne faut pas que je vous dise tout ce qui les regarde, parceque j'ai envie que vous en lisiez vous même le detail dans les livres dont je vous ai parlé. La plupart des gens ont leurs abeilles dans des ruches de paille, et les brûlent aussitôt qu'elles out fini leurs rayons pour en avoir le miel. Mais moi j'ai acheté celles-cì de verre pour avoir le plaisir de les voir travailler sans être obligée de les tuer. Quand on leur aura ôté le miel, vous verrez comme il est arrangé, et je vous en regalerai pour votre souper. Si quelque fois vous avez la toux ou un mal de gorge, je vous ferai une medecine où il y aura du miel dedans, qui

aidera à vous guérir ; ainsi souvenez-vous, je vous prie, combien les abeilles sont utiles, et ne leur faites jamais de mal. Souvenez-vous aussi qu'il n'y a pas une des créatures que je vous ai montrées qui soit paresseuse ; toutes sont occupées. Elles ne perdent pas leur tems, mais elles ont soin de leur famille, et se bâtissent des maisons.

Les jeunes apprennent promptement ce que les autres leur enseignent à faire. Les petits garçons et les petites filles devroient aussi désirer de profiter des instructions qu'on leur donne. On a bien de la peine à apprendre aux enfans tout ce qu'il faut qu'ils sachent, et cela est aussi très dispendieux. S'ils ne profitent pas quand on les instruit, on s'ennuie de le faire ; on se moquera deux, et ils seront méprisés à cause de leur ignorance. Les jours s'écoulent lentement quand on les passe dans la paresse et dans les frivolités. Vous pouvez aller maintenant vous divertir tant que cela vous fera plaisir, et vous viendrez me retrouver cet après midi.

Différens Objets vus au Microscope.

ANG. *p.* 71.

Vous voyez que je suis préparée pour vous: voici le microscope, il y a dedans un verre qui grossit les objets, c'est-à-dire, qui les fait paroître plus gros qu'ils ne paroissent à l'œil nud. Il y en a qui grossissent les objets bien davantage; mais celui-ci remplira nos vues. Vous allez voir maintenant quelques unes des merveilles dont je vous ai parlé. Il y a dans cette boîte un nombre d'objets preparés exprès pour vous: à present le microscope est fixé; je vous prie, monsieur, laissez mademoiselle regarder la première. Si vous êtes philosophe, n'oubliez pas que vous êtes un monsieur. Pouvez-vous deviner, Charlotte, ce que c'est que ceci? Voyez-vous, Henri? Ce n'est qu'une partie d'une plume d'oie, mais elle paroît comme une plume entière. Voici une petite partie d'une plume de paon, examinez-la avant que je la mette dedans, regardez-la à present, et vous allez voir qu'elle est très belle. Je vais vous montrer les pieds, les ailes et la tête d'une mouche ordinaire. Voici son pied, regardez ses griffes; la tête paroît avoir cent yeux. Il faut que je vous

montre les differentes parties d'une abeille; voyez qu'elle arme terrible l'aiguillon paroît être. Ah, Henri, j'espére qu'à l'avenir vous ne chercherez plus à prendre d'abeille, et que vous ne prendrez plus de plaisir à tourmenter les mouches. Vous pouvez être sûr qu'elles souffrent de vives douleurs, quand on leur arrache les ailes ou les pieds. Je ne pourrois voir sans beaucoup de peine, une hanneton filer sur une épingle, comme cela s'appelle. Le bruit et le murmure qu'il fait, est sa manière de crier et de se plaindre. Ainsi je vous prie, Henri, si vous voulez passer pour un bon garçon, de ne prendre jamais plaisir à faire du mal à aucun être plus petit ou plus foible que vous. Seriez-vous bien aise, qu'on attachât un cordon autour de vous, qu'on vous trainât, et qu'on vous fît tourner en l'air jusqu'à ce que vous eussiez perdu l'usage de vos sens, que vos membres fussent rompus, et que peut-être à la fin on vous jettât à terre, et qu'on vous écrasât à coups de pied.

Il faut que je vous montre cette feve; je vous ai dit, que toutes les plantes viennent de graine; voici celle d'une feve. Je l'ai ouverte en deux, et vous pouvez voir le germe

au bas. Il est trop tendre à present pour être contre la terre, c'est qourquoi il est couvert d'une écorsse. Le blanc de la feve nourrira la plante jusqu'à ce qu'elle soit plus forte; alors elle sortira, le blanc disparoîtra, et la laissera dans la terre, où elle augmentera de jour en jour jusqu'à ce qu'elle arrive à sa perfection. Il en est de même de tous les vegetaux, depuis la plus petite herbe jusqu'au plus grand chêne. La seule différence est que dans les plus petites plantes, nous ne pouvous les découvrir sans de bons microscopes.

J'ai pensé oublier à vous faire voir l'aile de ce papillon. Vous voyez-là les trous d'où les plumes ont été arrachées, et ici la poussière sortie des ailes, qui comme vous pouvez vous en convaincre, est réellement des plumes. Il faut que je vous montre ce petit insecte qui est sorti d'une feuille de rose, et cette goute de vinaigre pleine de petits êtres qui ressemblent à des anguilles.

Il ne faut pas regarder trop longtems, car cela vous feroit mal aux yeux: je ne vous ai montré ces objets que pour vous faire voir qu'une recherche curieuse peut découvrir de nouvelles merveilles; et quand vous vous en

occuperiez pendant toute votre vie, vous ne les découvririez pas toutes.

Quest-ce que dit votre frére, Charlotte? Qu'il voudroit que ses yeux fussent des microscopes. Hélas, mon cher enfant, vous ne savez pas ce que vous désirez. Si cela étoit, nous verrions assûrement des choses bien surprenantes, mais ce que nous regardons maintenant avec plaisir, nous paroîtroit alors monstrueux. Les hommes et les femmes paroîtroient si grands, que nous n'en pourrions voir qu'une partie à la fois; nous ne distinguerions pas une maison d'un mur; un beuf d'une montagne, et nous serions embarrassés dans mille difficultés. Si nous trouvions un petit ruisseau, nous le prendrions pour un fleuve; un chat nous paroîtroit une tigre, et une souris un sanglier: en un mot, il s'ensuiveroit des absurdités sans nombre. Ainsi contentez-vous de ce que vos yeux peuvent voir sans peine ce qui vous est utile ou nuisible; et si vous êtes curieux, il y a des microscopes dont vous pouvez vous servir.

Les Vers à Soie.—ANG. *p.* 75.

Je vous ai promis l'histoire des chenilles, et je me fais un devoir de ne jamais manquer de parole ; ainsi écoutez-moi, je vous prie.

Il faut, je crois, donner la préférence aux vers à soie, parcequ'ils nous sont les plus utiles. Premièrement ils sont dans de petits œufs grisâtres, que l'on peut mettre dans un tiroir jusqu'à l'été de l'année suivante ; alors il faut les exposer à la chaleur du soleil ; en peu de tems ces œufs s'ouvrent, et il en sort de petits vers gris. Ceux qui en ont soin les ramassent, et les mettent sur des feuilles de meuriers. Ils croîssent bien vite, car ils mangent tout le long du jour. En peu de tems ils perdent leurs peaux, et paroîssent assez jolis quand ils en ont une nouvelle. Ils en changent encore peu de tems après, et alors ils sont de beaux vers plus grands qu'auparavant, et aussi gros qu'un de vos doigts. Ils deviennent bientôt jaunâtres, cessent de manger, et se mettent à l'ouvrage. Ils filent une espèce de laine, dont ils font une balle de la grosseur et de la forme d'un œuf de pigeon, au milieu de laquelle ils se mettent, ce qui les cachent en-

tièrement à notre vue. Leur ouvrage n'est pas encore fini, ils font une doublure au dedans, beaucoup plus serrée que le drap dont on fait les habits des hommes.

Leur soie est très précieuse, et toutes les belles étoffes que les dames portent sont l'ouvrage de ces petits insectes rampans. Qui est-ce qui sera orgueilleux de se voir habillé en soie et en satin, quand il saura d'où ces étoffes viennent dans le principe?

On met un grand nombre de ces balles dans de l'eau chaude, et ceux qui sont accoûtumés à ce travail en trouvent aisément les bouts. Ils sont obligés de mettre plusieurs fils ensemble, pour rendre la soie d'une grosseur convenable. Ils la dévident en échevaux sur de petits devidoirs, jusqu'à ce qu'ils arrivent au tissu dont je vous ai parlé, qu'ils coupent avec des ciseaux, et dont on se sert pour faire des fleurs artificielles.

Que pensez-vous qu'ils trouvent au dedans? les vers à soie? Non, rien de semblable; mais une crisalide, comme on l'appelle. Une crisalide est quelque chose de brun de la grosseur d'une petite fève, à peuprès de la forme d'un barril, où on ne voit ni tête, ni jambe, ni

corps; mas si vous y touchez, elle remue par un des bouts, ce qui montre qu'elle n'est pas tout à fait morte. Elle reste quelques jours dans cet état, et alors on en voit sortir un gros papillon blanc, qui a deux yeux noirs, quatre ailes, de longues jambes et un corps couvert de plumes. Si vous le voyiez dans un microscope, vous pourriez le prendre pour un poulet. Cela n'est-il pas bien surprénant ? Sans doute, il l'est, mais pas plus que bien d'autres choses. Presque tous les corps dans la nature, soit qu'ils soient vivans ou non, éprouvent des métamorphoses aussi surprénantes.

Vous avez envie, Charlotte, d'avoir des vers à soie ; je suis toujours bien aise de vous satisfaire, quand je le peux, et vous en aurez quelques uns l'été prochain, parce que je souhaite que vous voyiez vous même ces curiosités. Mais vous ne serez jamais marchande de soie, et il n'est pas à propos que les dames gardent une grande quantité de vers à soie. Dailleurs on les regarde comme mal sains, quand il y en a beaucoup ensemble, et c'est un ouvrage sale et incommode de changer deux fois le jour les feuilles dont ils se nourrissent. C'est différent dans les pays

chauds où ils restent dehors sur les meuriers, trouvent eux-mêmes leur nourriture, et filent parmi les feuilles. Leurs petites balles qui brillent comme des prunes d'or parmi les branches vertes doivent être belles à voir.

Tous les papillons éprouvent les mêmes métamorphoses, quoiqu'ils ne filent pas tous de la soie. Les uns se rétirent dans les trous des murailles, les autres dans les maisons, et quelques uns dans la terre, où ils deviennent crisalides, et restent dans cet état depuis la fin d'un été jusqu'au commencement du suivant, où les papillons sortent avec toute leur beauté nuancée : au lieu de ramper, ils s'élevent alors dans l'air, et s'amusent à voltiger de fleur en fleur.

SECONDE PARTIE.

Le GLOBE, la TERRE, L'EAU.

ANGL. *p.* 79.

VENEZ ici, Henri et Charlotte ; regardez ce globe ; savez-vous pourquoi on l'a fait ? petit comme il est, il répresente toute la terre.

Quand vous étiez très petits, vous croyiez, je m'imagine, que le monde n'étoit pas plus grand que la ville où vous demeurez, et que vous aviez vu tous le hommes et toutes les femmes qui l'habitent ; mais à present vous êtes plus instruits, car je crois vous avoir dit qu'il y a des milles et des millions d'hommes sur la terre. Vous en avez vu beaucoup à l'église, mais ils ne font qu'un très petit nombre de ce que le monde contient. Quand vous irez à Londres, vous serez tout étonnés de la multitude des personnes que vous y verrez : car

elles passent et repassent en foule dans les rues de la ville, comme les abeilles dans une ruche, et sont aussi occupées.

Le monde est un globe extrêmement grand, et celui que nous avons devant nous en est une espèce de mignature. Vous voyez ici tracées un grand nombre de lignes; les unes sont peintes en bleu, les autres en rouge ; celles-ci en vert, et celles-là en jaune ; elles servent à distinguer les différens royaumes.

Il est aussi impossible de tracer sur un globe toutes les parties du monde, qu'il l'étoit au peintre de marquer tous les poils des sourcils sur cette petite mignature qui est à mon bracelet. Voici un pois, vous voyez qu'il a la même forme que le globe ; nous ne pourrions pas faire dessus autant de descriptions ; cependant nous pourrions représenter, par des points de différentes couleurs, les grandes places vertes et jaunes, bleues et rouges, et les appeller Angleterre, France, et ainsi de suite, assez pour montrer les situations respectives de ces royaumes. De la même manière que le pois ressemble au globe, le globe ressemble au monde.

La terre n'est pas unie comme ce globe,

parce qu'il y a plusieurs montagnes et plusieurs colines. Mais quoique nous les appellions grandes, et qu'elles le soient en effet relativement à nous, elles ne sont par plus grosses par proportion à la terre que des grains de sable ne le paroîtroient ici; c'est pourquoi nous disons quelle est ronde.

Tout le monde n'est pas en terre; il y a entre plusieurs royaumes de grandes places profondes qui sont remplies d'eau; les plus grandes étendues d'eau, telles que celle-ci qui est tracée sur le globe, s'appellent océans; celles qui sont moindres s'appellent mers; il y en a de plus petites, qui coulent au milieu des terres et qu'on appelle rivières; il y a aussi de petites pieces d'eau qu'on appelle étang, fossés, ruisseaux, &c. qui nous fournissent l'eau nécessaire, pour bouillir nos viandes, brasser la bierre, nétoyer nos maisons, arroser nos jardins dans un tems de sécheresse, et pour abreuver le bétail et les autres créatures vivantes. Les eaux sortent ordinairement de la terre, et ne font d'abort que de petits ruisseaux, qui coulent jusqu'à ce qu'ils se joignent à d'autres; ils sont encore augmentés par les pluies qui tombent, et avec

le tems deviennent de grandes rivières comme la Tamise.

Les eaux, aussi bien que la terre, sont remplies de créatures vivantes. Elles abondent en poissons, dont on prend un grand nombre que nous mangeons. Il y a des gens qui aiment beaucoup à pêcher à la ligne et à l'ameçon ; mais je ne puis m'empêcher de croire que c'est un amusement très cruel, et j'ai toujours pensé que c'étoit celui d'un fainéant. Rester des heures entières à observer une plume flottante ; quelle occupation !

J'ai entendu parler d'un monsieur qui resta à pêcher un jour entier par un tems de petite pluie. Un de ses amis qui le vit sur le soir, lui demanda quel succès il avoit eu ; beaucoup d'amusement, repondit-il, beaucoup d'amusement, en vérité ; j'ai eu trois appas mordus et un mangé ; j'avois pris un poisson, mais ma ligne a rompu, et il a emporté l'ameçon. Cette personne pouvoit dire à la vérité qu'elle n'avoit pas fait de mal ; mais combien auroit-elle pu faire de bien pendant tant d'heures. Si chacun doit chercher à bien employer son tems, que méritent ceux qui le perdent ainsi.

Jettons maintenant un autre coup d'œil sur

le globe. Voyez quelle grande partie est couverte d'eau. Supposez que nous prenions à present un nombre des mites que j'ai vous ai montrées aujourdhui dans le fromage, et que nous les mettions à ramper sur le globe; elles pourroient servir à representer les hommes et les femmes qui sont sur la terre. Comme il n'ya de l'eau sur ce globe, qu'en peinture les mites pourroient aller où elles voudroient. Mais supposons que les places qui representent l'eau, soient réellement de trous profonds, et qu'elles forment de petites mers et de petites rivières, quels moyens imagineroient-elles pour le traverser, et aller d'un lieu à un autre qui en seroit séparé par la mer. Il en est de même de nous; nous ne pourrions jamais aller dans les pays qui sont au-delà de la mer, si on n'avoit pas inventé des vaisseaux pour la passer.

Cette place est la Grande Brétagne, le royaume que nous habitons; vous voyez qu'elle est environnée d'eau de tous côtés. Supposons maintenant que nous voulions aller dans quelque autre pays, il faut traverser la mer pour y arriver. Cette autre pace est la France, qui est un très beau pays très célèbre pour ses belles manufactures de porce-

laine, de dentelle, de batiste, et aussi pour ses bons vins; car le vin clairet, celui de Bourgogne, de Champagne, et plusieurs autres en viennent. On éléve aussi en France des vers à soie, et l'on y fait des étoffes de soie. Nous pourrions aisément aller en France, en allant en carosse, en chaise de poste, ou à cheval jusqu'à Douvres où nous prendrions un petit vaisseau qui nous porteroit à Calais, delà nous pourrions aller à tous les endrois de la France. Mais si nous voulions aller de France en Italie, nous serions obligés de passer les Alpes, ces grandes montagnes dont le somet est toute l'année couvert de neige.

Beautés d'Italie.—ANGL. *p.* 83.

Vous avez vu de la glace et de la neige, mais-savez vous que l'une et l'autre ne sont que de l'eau? La neige auroit été de la pluie, si l'air qui étoit extrémement froid ne l'avoit pas fait geler en tombant; mais aussitôt que le tems devient plus chaud, elle se dissout, et la glace fon, comme nous disons; et ainsi l'une et l'autre retournent en eau.

Après ce passage fatiguant sur les Alpes, où

vous seriez à chaque moment en danger de tomber dans des précipices affreux et d'y être tués ; si ce n'est que les hommes qui vous portent sont accoûtumés au terrein, et peuvent marcher dessus, aussi vite que les petits garçons vont sur un mur. Après ce passage, dis-je, vous arriveriez en Italie, dont la beauté vous transporteroit d'admiration, car c'est avec raison qu'on l'appelle *le jardin du monde.* Les myrthes et les orangers y croîssent dans les haies, comme font ici les aubépines. Ne seriez-vous pas bien aise, si nous pouvions faire de semblables haies en Angleterre ? Si nous le temptions, Charlotte, je crains que le premier hiver ne les détruisît entièrement ; car il fait beaucoup plus froid ici que dans ce pays-là. Vous savez que pendant l'hiver, le jardinier porte toujours les myrthes et les orangers dans la serre.

Les fruits mûrissent beaucoup mieux en Italie qu'ils ne font ici ; c'est pourquoi ils ont une meilleure saveur. On y trouve en grande abondance de plusieurs sortes qui ne croîssent pas en Angleterre, particulièrement des olives, que bien des gens aiment beaucoup quand elles sont confites ; on en fait une grande quantité

d'huile dont on nous vend une partie pour assaisonner nos salades. Il y a aussi des vers à soie sur les meuriers. Le firmament dans ce pays est presque toujours d'une belle couleur bleue, et les rayons du soleil y sont plus brillans qu'ils ne le sont dans notre pays.

Les maisons y sont très belles, et la plupart très spacieuses ; quelques-unes sont bâties en marbre, car il y en a plusieurs carrières. Les églises sont magnifiquement ornées de beaux tableaux et de grandes croix d'argent. Il y a mille autres curiosités, particulièrement des édifices superbes qui furent bâtis il y a bien des années, et qui tombent maintenant en ruine. Toutes ces beautés font qu'un grand nombre d'étrangers vont en Italie exprès pour les voir.

Eruptions du Mont Vésuve.

ANGL. *p.* 85.

Parmi les beautés d'Italie, il ne faut pas que j'oublie le Mont Vésuve ; cette grande montagne, qui fait quelquefois des éruptions avec un bruit étonnant, beaucoup plus fort que celui du tonnère, et qui jette des flammes et des cendres brûlantes, à plusieurs milles. Quelquefois ces éruptions détruissent un grand

nombre de maisons, et tuent beaucoup de personnes. Une matière de feu qu'on appelle lave, sort de la montagne, et coule plusieurs milles avec la plus grande rapidité, entraînant tout ce qu'elle rencontre jusqu'à ce qu'elle arrive à la mer, qui bout et fait un bruit étonnant, quand la lave y entre.

Supposons, Henri, que nous fussions auprès de la montagne, seriez-vous bien aise de monter dessus ? Qu'en dites-vous, Charlotte ? N'aimez-vous pas mieux demeurer en Angleterre, et vous contenter de ce qu'elle produit, que de demeurer auprès d'une montagne qui brûle, pour jouir de toutes les belles choses dont je vous ai parlé ?

Il y a dans le monde plusieurs de ces volcans, comme on les appelle. Le plus considérable que nous connoissions est celui du Mont Etna en Sicile. Quand vous serez plus agés, vous en lirez une description dans les voyages de Bridone, qui vous étonnera et vous plaira beaucoup.

Je suis entièrement de votre avis, Charlotte ; si j'allais dans ce pays, je tâcherois d'avoir assez de courage pour voir cette montagne de près ; mais je ne m'en approcherois qu'en

tremblant. Ne croyez pas que ces montagnes n'ont été faites que pour effrayer et détruire les hommes. Comme toutes les autres choses, elles ont leur utilité. Il y a du feu dans le sein de la terre qui pourroit faire plus de mal, même la détruire entièrement, s'il ne trouvoit pas de jour pour sortir.

Les personnes qui vivent sur ces montagnes jouissent de la vie aussi bien que les autres, et comme il se passe ordinairement plusieurs années entre chaque éruption, elles plantent des vignes et d'autres choses qui produisent beaucoup. La montagne fume ordinairement, et fait un grand bruit qui avertit qu'elle est prête à s'enflammer : ainsi les habitans évitent le danger en s'éloignant pendant quelque tems.

Quand vous serez plus âgée, Charlotte, vous lirez des livres de voyages, où vous trouverez décrit tout ce qu'il y a de digne de remarque dans chaque pays. Peut-être que Henri sera lui-même un voyageur ; car vous savez que les messieurs voyagent souvent, et il est très à-propos qu'ils voient le monde, s'ils ont auparavant acquis assez de connoissance pour se mettre en état de faire de bonnes observations. Mais quand un ignorant visite les

pays étrangers, il publie sa honte partout où il va ; parceque tous ceux qui voient un homme qui a quitté son pays pour visiter le leur, s'informent naturellement qui il est, et s'ils trouvent qu'il est ignorant, il se moqueront de lui, et le tourneront en ridicule ; mais s'il a de l'esprit et des connoissances, ils rechercheront sa compagnie, parcequ'il peut faire un raport curieux des places, et de bien des choses qu'ils n'ont point vues : il sera honoré et respecté.

L'Italien est la langue que le peuple parle : il est très à la mode de l'apprendre. D'ailleurs si les voyageurs restent longtems en Italie, ils perdent beaucoup à ne pas le savoir Le François à la vérité est une langue que presque toutes les nations apprennent : c'est pourquoi si on le sait, on peut trouver dans la plupart des places quelques personnes ou autres avec qui parler ; et s'ils savent l'Italien ou la langue du pays où ils sont, ils peuvent expliquer à l'Anglois ce que dit l'Italien, et à l'Italien ce que dit l'Anglois ; c'est ce qu'on appelle *interpréter* : mais qui est-ce qui voudroit être si incommode aux autres, quand avec un peu de peine et d'ap-

plication, il peut apprendre lui-même toutes les langues, et être un monsieur accompli.

Je crois, Henri, que nous avons été assez longtems en Italie, et je crains que vous ne soyez fatigué ; ainsi laissons le monde pour ce soir : soupez et allez vous coucher. Demain je vous en dirai d'avantage. Bonne nuit, Charlotte.

L'Angleterre.—ANGL. 89.

Eh bien, Henri, comment avez-vous dormi ? Avez-vous rêvé aux haies de myrthe et aux montagnes de feu ? Je m'imagine que vous seriez bien aise d'avoir une description exacte de tous les pays du monde. Mais j'espère qu'un jour viendra vous aimerez à lire : alors je vous donnerai des livres où vous pourrez acquérir beaucoup de connoissance. Vous apprendrez qu'il y a au monde des peuples qui sont noirs, et d'autres de couleur de cuivre ; que chaque pays produit quelque chose qui ne croît pas dans un autre : qu'il fait chaud dans quelques parties du monde, et très froid dans d'autres ; que chaque climat convient mieux qu'aucun autre à ses habitans, c'est-à-dire à ceux qui y sont nés : et le peuple d'un

pays est aussi heureux que les autres qui ont de plus grands avantages ; parcequ'il se persuade ordinairement que le sien est le meilleur du monde, et ne voudroit pas le changer pour aucun autre.

Vous êtes Anglois, Henri, ainsi vous devez aimer l'Angleterre de préférence ; et quand vous voyageriez dans tout le monde, vous ne trouveriez jamais un meilleur pays. Il ne fait ici ni un froid piquant, ni une chaleur brûlante comme dans quelques pays. Nous avons du bled en abondance pour faire du pain ; de l'orge pour brasser de la bière ; de la laine à filer pour nous vetir ; du lin pour faire des toiles ; le meilleur beuf rôti du monde, et plusieurs autres commodités. Nous avons aussi des manufacturiers et des artistes pour faire tout ce dont nous avons besoin ; en un mot, l'Angleterre est un pays à désirer, où demeurent vos amis et vos connoissances ; ainsi je ne doute point, mon cher enfant, que vous ne reveniez de vos voyages avec bien du plaisir nous raconter, à nous autres qui restons à la maison, les merveilles que vous aurez vues ; et que vous n'aimiez de plus en plus votre pays natal. Mail il ne faut pas mépriser les peuples

des autres pays, parcequ'ils ne parlent pas, n'agissent pas, et ne s'habillent pas comme nous ; car nous leur paroîssons aussi étranges qu'ils nous le paroîssent.

La Mer.——p. 90.

Il faut que je vous parle maintenant de la mer. Je vous ai dit, vous savez; qu'entre les différens royaumes qui sont sur la terre, il y a de grandes places profondes. Observez, je vous prie, ce grand espace qui est sur le globe; il s'appelle l'océan du midi. Vous avez vu un étang à poisson qui est si profond que si un homme se tenoit debout au fond, l'eau lui couvriroit la tête ; mais il n'est qu'une tasse pleine en comparaison du grand océan. Regardez quel espace il couvre sur le globe, et ensuite examinez ces portions de terre qui réprésentent les plus grands royaumes ; vous voyez que la mer est bien plus étendue, elle est si profonde qu'on ne peut en trouver le fond dans plusieurs endroits. Quand le vent est très fort, il éleve les vagues comme de grandes montagnes d'eau, qui rugissent et qui dans leur agitation font un bruit effroyable.

Quelque fois les vaisseaux sont si battus par les vents et par la tempête, qu'ils sont jetés contre les rochers, qui sont des especes de montagnes dans la mer aussi dures que des pierres. Quelques-uns sont d'une grosseur énorme, et s'élevent même au dessus des eaux; les autres restent cachés dessous. L'eau de la mer contient du sel qu'on peut en séparer en la faisant bouillir; le sel nous est si utile après que nous y avons été accoûtumés, que nous ne saurions nous en passer; il est particulièrement utile pour la viande, que l'on peut garder plusieurs mois quand elle est bien salée.

La raison pour laquelle l'eau fraiche des rivières ne se corromp pas, c'est qu'elle coule continuellement de sa source vers la mer; et quand il y a marée, comme à la Tamise, cela vient du flux et reflux de la mer qui repousse tous les jours l'eau vers sa source dans quelques grandes rivières.

La mer est dans une agitation perpetuelle, et si vous étiez sur le bord du rivage, vous seriez étonnés de voir avec quelle majesté ses grands flots se suivent l'un l'autre en roulant avec un bruit agréable. Ils avancent graduellement jusqu'à ce qu'ils aient gagné un ter-

rein considérable, et quand ils sont arrivés à leurs limites, c'est-à-dire à la haute marée, ils se rétirent dé le même manière pour visiter les rivages opposés.

Les philosophes nous disent que c'est la lune qui influe sur l'eau, et qui occasionne le flux et reflux de la mer. Je m'imagine que vous penserez comme eux, quand vous serez assez âgés pour comprendre l'Introduction de Monsieur Nicholson à la Physique Naturelle.

Henri veut savoir d'où vient toute l'eau qui remplit la mer. En vérité, je ne peux vous le dire ; peut-être vient-elle du sein de la terre ; je suis portée à le croire, et à supposer qu'il y a un grand amas d'eau au milieu, mais cela ne nous importe pas à savoir ; nous savons qu'elle nous est très utile ; et elle nous présente assez de quoi admirer sans en rechercher la source.

Si les places creuses étoient restées vuides au lieu d'être remplies d'eau, elles nous auroient paru très effrayantes Il auroit été impossible de les traverser en aucun endroit. Pensez-vous, Charlotte, que nous aurions pu avoir des ailes pour voler par dessus ? En vérité, j'avoue que quand je vois les oiseaux s'élever

sur nos têtes, et planer dans les airs, je suis temptée de désirer d'avoir moi-même des ailes; mais quand je considére combien elles devroient être grandes pour porter des corps aussi pésans que les nôtres, je me persuade que nous les aurions trouvées très incommodes, et je suis sûre qu'il vaut beaucoup mieux pour nous, n'en pas avoir. Mais s'il y avoit eu de ces abymes immenses dont je viens de parler, et que nous nous fussions fait de bonnes ailes, nous n'aurions jamais pu voler longtems sans nous reposer, et conséquemment nous serions tombés précipitamment, et nous nous serions tous les membres.

Les Poissons.—ANGL. *p.* 93.

D'ailleurs, s'il y avoit eu des poissons, ils seroient tous morts, car ils ne peuvent pas plus vivre hors de l'eau pendant un tems considérable, que nous ne pouvons vivre dedans; et il y a peutêtre autant de sortes différentes de poissons dans l'eau, qu'il y a d'especes différentes de créatures vivantes sur la terre. Quelques uns sont d'une grosseur si prodigieuse, que je ne sais à quoi les comparer. Il

y en d'autres qui sont extrêmement petits ; les uns sont très beaux à voir et les autres très hideux. Il y en a plusieurs qui sont délicieux à manger ; et on en prend une grande quantité avec des filets. Le turbot que nous aurons à dîner aujourd'hui vient de la mer ; les soles, les merlans, les morues, les saumons, les hommards, et beaucoup d'autres poissons en viennent aussi.

Si tous les poissons restoient dans le grand océan, on n'en prendroit que très peu, et il n'y auroit que les matelots qui pûssent en manger ; mais ils viennent en bandes près de la terre ; et les pêcheurs vont dans des batteaux, jettent leurs filets dans la mer, et les prennent. Alors ils en portent une partie aux grandes villes, où on les vend pour tous les endroits auxquels on peut les transporter avant qu'ils soient gâtés. Quelques especes, telles que les morues qui sont sur les bords de terre neuve, se prennent à l'hameçon, et avec de longues lignes, aubout desquelles on attache un peu de poisson, ou une piece d'étoffe rouge qui sert d'appas pour les prendre. Alors on les sale, et on les envoie dans des vaisseaux aux différentes parties d'Europe, ce qui fournit de l'émploi à beau-

coup de matelots, et qui est une branche de commerce très étendue et très lucrative.

Si nous ne mangions pas de poisson, les plus gros mangeroient les plus petits; car ils se dévorent les uns les autres, comme font les oiseaux et quelques autres animaux. Dans les livres d'histoire naturelle on trouve plusieurs choses amusantes sur les poissons. Pensez, Henri, quel plaisir pour vous quand vous aurez la patience de les lire, et que vous serez en état de les entendre; dans plusieurs de ces livres il y a des estampes de ce qui y est décrit.

J'ai oublié de vous dire que les poissons n'ont pas de jambes. Vous le savez, dites-vous: Oh, je vous demande pardon; je ne faisois pas attention à quell homme je parle; permettez-moi cependant de vous dire pourquoi ils n'en ont point; c'est parcequ'ils n'en ont pas besoin, et qu'ils les trouveroient très incommodes; leurs nageoires sont beaucoup meilleures pour nager.

Plusieurs poissons ont des dents très aigues; d'autres ont des pointes au côté, et différentes armes pour se deffendre. Au lieu d'habit, quelques uns sont couverts d'écailles que l'eau ne peut pénétrer. Il croît différentes sortes

d'herbes au fond de la mer ; j'ai dans mon cabinet de toilette un tableau qui en est fait, vous les avez considérées, Charlotte ; en vérité elles sont très curieuses ; je m'imagine que les poissons les mangent.

Outre les poissons dont je viens de parler qui nagent dans l'eau, il y en a beaucoup d'autres qui sont renfermés dans des coquilles. Le cabinet que voilà est rempli de coquillages ; il y en a dedans de bien des sortes différentes ; mais il en existe de bien d'autres especes. Il y en a de bien plus gros qu'aucun de ceux qui sont ici ; d'autres, comme vous voyez, sont si petits, qu'on ne pourroit les appercevoir s'ils n'étoient sur du papier blanc ; et cependant dans le microscope, ils paroîtroient avec autant d'avantage que le fesoient les insectes. Observez quelle forme curieuse, et quelle varieté de couleurs ! Je vois, mes enfans, que vous admirez cette belle collection, et vous avez raison ; chacune de ses coquilles renfermoit autrefois un poisson ; il avoit coûtume d'en sortir en partie, comme vous avez vu faire aux limaçons, et de rentrer à volonté. Ils restent ordinairement au fond de la mer ; mais les tempêtes les jettent quelquefois sur

le rivage, où on les ramasse, et les curieux les conservent avec soin.

Il y a aussi du corail blanc ou rouge; en voici un peu de l'un et de l'autre. Cette belle matière jaune, qui est auprès, s'appelle de l'ambre; on en fait de superbes armoires, et d'autres choses. Autrefois les dames aimoient beaucoup à en porter des colliers.

Les Perles, Les Riches, et les Pauvres.

ANGL. *p.* 97.

Toutes les perles viennent de la mer; on en trouve quantité dans une espece particulière d'huitres. Il y a des hommes, appellés plongeurs, qui vont un fond de l'eau, et qui, ayant trouvé moyen de s'y procurer de lair, peuvent y rester assez long tems pour ramasser plusieurs perles qu'ils vendent beaucoup d'argent; ceux qui les achetent, secroient très beaux quand ils en sont ornés.

Les riches doivent avoir de beaux habits, des joyaux et d'autres ornémens, parcequ'il est juste qu'ils soient mieux habillés que leurs inférieurs, qui ne peuvent porter des choses semblables, et qui ont bien de la peine à gagner assez d'argent pour se procurer les choses

necessaires à la vie. C'est pourquoi les personnes qui ont de grandes fortunes, doivent encourager le travail et l'industrie, en employant une partie de leur argent, à acheter ce que les autres vendent et font pour se procurer de quoi vivre à eux et à leur famille ; mais c'est très mal de s'estimer au dessus des autres à cause de ses richesses et de ses beaux habillemens ; car les riches doivent considérer que l'or, l'argent et les joyaux viennent des entrailles de la terre ; qu'ils ne pourroient les faire, ni probablement même les trouver ; que la plus belle soie sort de petits vers rampans, et qu'après que ces insectes l'ont filée, on ne peut s'en servir qu'elle n'ait passé par les mains de plusieurs pauvres ouvriers. Que feroient les riches sans les pauvres ? pouroient-ils se faire des souliers, se bâtir des maisons, labourer leurs champs, fendre leur bois à merain, tondre leurs brebis, et faire cent autres choses qu'il faut absolument que quelqu'un fasse ? Ils doivent donc se comporter honnêtement et avec bonté envers les personnes industrieuses, et se ressouvenir que le plus petit artisan, qui remplit les devoirs de son état, leur est préférable, s'ils ne se distinguent au-

tant par leur bienveillance et leur grandeur d'âme, qu'ils le sont par leur rang et par leur richesses.

Les pauvres ne doivent pas oublier non plus, combien ils ont d'obligation à leurs supérieurs, et combien ils dépendent d'eux. Ils doivent avoir pour eux tout le respect possible, et ne jamais leur porter envie ; car comme ils n'ont n'y argent, ni terre ; ils mourroient de faim si, par leur travail, ils ne pouvoient gagner de quoi vivre. S'ils sont assez heureux pour être payés de leur ouvrage avec de l'argent, ils peuvent, vous se savez, se procurer les choses dont ils ont besoin ; et dans leur humble condition jouir d'un bonheur égal au riche sans avoir les anxiétés, ni courir les dangers aur quels un état elevé est souvent exposé.

De quels pays on tire les Epices, le Thé, le Sucre, les Oranges, le Vin, &c.

ANGL. *p.* 99.

Vous ne croyiez pas, je m'imagine, qu'il y eût tant de curiosités au fond de la mer, et nous ne l'aurious jamais su, sans l'invention des vaisseaux qui sont tout à la fois très cu-

rieux et très utiles. La belle porcelaine, les toiles des Indes & les épices sont apportées ici des Indes Orientales dans des vaisseaux qui y portent en échange des productions de notre pays. Les vaisseaux apportent aussi en Angleterre une grande quantité de thé, plante qui croît en grande abondance dans les Indes orientales. On en séche les feuilles sur des plats de métal chauffé, ce qui les fait friser; ensuite on les met dans des boîtes, et on les envoie dans les différentes parties du monde. Mais un bon bassin de lait, ou de thé fait des herbes qui croîssent dans nos jardins, est à mon avis, bien préférable et beaucoup plus sain pour nous.

Nous tirons le sucre des Indes Occidentales. On le fait en mettant à bouillir dans de l'eau le jus d'une plante particulière qu'on appelle canne à sucre. Les habitans qui en ont de grandes plantations en tirent beaucoup d'argent; mais les pauvres négres qui cultivent les plantations, ont beaucoup à souffrir pour enrichir leurs maîtres.

Les negres sont noirs; plusieurs personnes en Angleterre, comme vous savez, en ont pour domestiques. Dans les Isles on les fait tra-

vailler comme des chevaux, et on les traite souvent plus mal ; ce qui est une chose très cruelle, car ils sont des hommes aussi bien que leurs maîtres ; quoiqu'ils soient noirs. Qu'il m'en coûte de vous dire que ce commerce inhumain, qui met ces pauvres créatures dans une situation si fâcheuse, se fait par des Anglois, et même qu'il est authorisé par nos loix.

Nous tirons de l'Espagne des oranges, des citrons, des noix, des amandes, des figues et des raisins secs : nous tirons les mêmes fruits de Lisbonne, et en outre une grande quantité de vins. S'il y en avoit moins ce n'en seroit que mieux ; car il y a bien des personnes qui en boivent tant qu'elles ruinent leur tempérament. Si les hommes se fesoient une loi de ne boire que quand ils ont soif, ou sont fatigués, et de cesser aussitôt qu'ils se sont raffraichis ; ils conserveroient leur santé et pourroient vivre beaucoup plus long tems.

Je pourrois vous parler des productions des autres pays ; mais je n'ai pas intention de voyager avec vous autour du globe. Je vous dirai seulement qu'il y a des choses précieuses et dignes de remarque dans toutes les parties

du monde; et celles que vous n'aurez pas occasion de voir, vous les trouverez dans des livres qui vous en donneront des details plus exacts que ceux que je pourrois vous en faire.

Sur les Vaisseaux.—ANGL. *p.* 101.

Vous voyez, mes chers enfans, combien les vaisseaux sont utiles; mais je ne sais comment vous faire comprendre la nature d'un voyage. Je vous menerai tous les deux chez monsieur Wilson où vous verrez le model d'un vaisseaux; il est fait exactement de-même, mais il est beaucoup moins grand, comme vous pourrez juger par les figures qui representent les matelots. Monsieur Wilson vous expliquera l'usage des mâts, des voiles, des cordages, et de plusieurs autres choses que je ne connois nullement.

Quand on doit faire un voyage sur mer, on commence par bien réparer le vaisseau, s'il n'est pas neuf, pour l'empêcher de prendre l'eau et de couler à fond. Les voiles et les mâts doivent être en bon ordre, forts, solides et entiers pour résister à la force des vents: ensuite on embarque une grande quantité de biscuit, parceque le pain moisiroit bientôt;

aussi plusieurs barils d'eau, car celle de la mer est très dégoûtante, quelques autres de beuf et de porc salé, parce qu'on ne peut avoir de viande fraiche, quand on entré dans le grand océan, et qu'on laisse les champs et les près derrière soi. On embarque aussi autant de legumes qu'on peut commodement, et quand il n'y en a plus, on est obligé de s'en passer, jusqu'à ce qu'on prenne terre en quelque endroit pour ravitailler le vaisseau.

Quand un vaisseau marchand est prêt à partir, outre les provisions de bouche, il prend à bord sa cargaison, c'est-à dire les marchandises que le propriétaire a dessein de vendre dans les pays étrangers; telles que de la laine, des montres, de la quincaillerie, je veux dire des couteaux, des ciseaux et différentes sortes d'outils que les autres nations sont bien aises d'acheter de l'Angleterre, parce qu'on les fait mieux ici qu'ailleurs. Chaque vaisseau demande à bord un certain nombre d'hommes plus ou moins selon sa grandeur, car il y a toujours beaucoup d'ouvrage à faire, spécialement dans un tems d'orage. Quelque fois toutes les voiles doivent être tendues pour recevoir le vent, quelquefois au con-

traire, elles doivent être toutes ployées pour empêcher le vaisseau d'être renversé par des coups de vent furieux.

Ils ont à bord de grandes machines de fer apellée ancres, qui sont attachées à de gros cables. Quand les matelots veulent que le vaisseau reste dans un endroit, ils jettent les ancres qui vont au fond de la mer, entrent dans la terre, et s'y attachent de manière à empêcher le vaisseau de se perdre. Il faut que quelqu'un de ceux qui sont à bord, jete souvent dans la mer une ligne au bout de laquelle il y a un gros plomb, pour connoître la profondeur de l'eau. Il y a un homme auprès du timon qui a une boussolle devant lui. Le timon fait tourner le gouvernail, par lequel il peut faire aller le vaisseau au point de la boussolle qu'il lui plait, selon les directions qu'il reçoit du pilote.

Quand le vaisseau est bien équipé et tout prêt pour le voyage, le capitaine est impatient de partir, et se tient prêt avec ses matelots à mettre à la voile au premier bon vent, mais il faut que je vous dise, je crois, ce que j'entends par un bon vent. Sortons un moment. Regardez maintenant; L'orient est

devant vous, l'occident derriere, le midi à votre droite et le nord à votre gauche. Vous savez que quand le vent soufle derrière vous, il vous fait avance quand vous l'avez en face, s'il est très fort, vous avez de la peine à lui resister; mais il n'est pas toujours du même côté; rentrons et régardons sur le globe. Voici l'orient, l'occident, le nord et le sud; à present, s'ils veulent aller à un pays qui est au nord, il leur faut un vent du sud pour les y pousser; car si le vent étoit du nord, il leur seroit impossible d'avancer; de manière qu'un voyage est quelquefois beaucoup plus long qu'il n'auroit été, parce que le vent changeant d'un endroit à un autre, les oblige souvent d'aller à d'autres places, s'il est très fort. Mais ils ne sont pas obligés de retourner toutes les fois que le vent change, parceque l'art de la navigation leur apprend à conduire un vaisseau de manière qu'ils peuvent avancer en croîsant de côté et d'autre; mais si le tems étoit favorable, il leur épargneroit bien des peines.

C'est une chose surprénante, mais cependant très vraie, que dans quelques parties de la mer, le vent soufle tous les ans pendant

plusieurs mois de suite du même coté; ce qui fait que les vaisseaux peuvent arriver à leur destination, et revenir à la maison quand le vent change et soufle d'un côté tout opposé. Ces vents s'appellent vents alizés ou moussons, et les fleches que vous voyez sur le globe marquent les parties de l'océan où ils souflent.

La Boussole.—ANGL. *p.* 105.

Quand on est sur le grand océan, on est souvent des mois entiers sans voir autre chose que le ciel, et l'eau, et ce que le vaisseau contient. Regardez ici, par exemple, au milieu du grand océan du midi; il est très éloigné de la terre, et il n'y a point de route marquée sur la surface de l'eau pour montrer le chemin le plus court à aucune place. Mais ceux qui y ont été autrefois, ont laissé un rapport exact des rochers qu'ils ont évité, des petites isles qu'ils ont rencontrées, et de plusieurs autres particularités qui servent à ceux qui vont après eux. Car il y a des cartes de mer que les navigateurs portent avec eux, par le moyen desquelles ils savent éviter les rochers, les bancs de sable, les gouffres, et les autres dangers qui se trou-

vent dans telle telle ou latitude. Je ne vous donnerai pas maintenant l'explication du mot latitude ; vous saurez ce qu'il signifie quand vous apprendrez la géographie.

Malgré toutes ces belles découvertes, on seroit continuellement en danger de se perdre, si l'on n'avoit pas à bord du vaisseau une boussole, qui est un instrument semblable au cadran d'un horloge ; la seule différence est qu'au lieu d'heures, elle marque l'orient, l'occident, le nord et le sud. Il y a une petite pointe au milieu sur la quelle on pla.e une aiguille qui est très mobile. Cette aiguille doit être frottée avec la pierre d'aimant qui lui donne la propriété singulière de se tourner toujours vers le nord. Il y a une boussole sur chaque vaisseau : quand on la regarde on peut dire où est le nord, et diriger le vaisseau en conséquence ; parce qu'on peut faire voile vers le nord, ou s'en éloigner, selon qu'il est plus avantageux. Me voilà bientôt au-delà de mes connoissances, car je dois avouer que je ne suis pas bon marin, ainsi je ne vous en dirai pas davantage sur la navigation ; mais je vous parlerai un peu plus au long de la pierre d'aimant, qui est une chose très surprénante aussi bien qu'utile.

L'Aimant.—ANGL. *p.* 107.

La pierre d'aimant est très dure ; elle ressemble beaucoup au fer et se trouve ordinairement dans les mines de ce métal. Elle attire le fer et l'acier, de manière à les faire s'attacher. Si vous frottez ces metaux sur l'aimant, ils attireront aussi, quoiqu'avec moins de force.—Voici un aimant avec deux morceaux d'acier qui y sont attachés ; on les appelle, l'un le pôle du nord, et l'autre le pôle du midi. Voyons maintenant quel effet ils auront sur les aiguilles avec lesquelles nous travaillons. Je vais les mettre sur la table ; tenez l'aimant au dessus ; voyez comme elles sautent ; on diroit qu'elles sont en vie ; mais ce n'est que parceque l'aimant les attire ; elles resteroient immobiles, s'il n'y avoit pas d'aimant auprès. Faites attention maintenant ; j'en vais toucher deux autres, une à chaque pôle. Si je voulois approcher d'un pôle celle qui a été touchée par l'autre, il la repousseroit, c'est ce qu'on appelle la vertu repulsive.

Je vous donnerai, Henri, ce joli petit aimant, que j'ai dans un étui : ce n'est qu'un morceau d'acier qui a été frotté de la manière dont je

vous ai parlé; mais cependant il vous divertira beaucoup. Je ne puis vous dire comment la pierre d'aimant peut faire tout ceci; pas plus que je ne pouvois vous expliquer d'où vient toute l'eau qui est au monde; mais il y a bien des choses que nous voyons et que nous ne pouvons comprendre parfaitement; nous sommes trop heureux de pouvoir apprendre autant que nous faisons.

Ne pensez-vous pas, Henri, qu'il est bien amusant d'entendre toutes les merveilles dont je vous ai parlé? et me promettez-vous de vous en souvenir, si vous le pouvez? vous pourrez les apprendre à Guillaume, quand il sera aussi grand que vous êtes à present, et ne sera-ce pas bien du plaisir pour vous? Vous pouvez maintenant aller vous amuser; j'ai bien d'autres choses à vous apprendre, mais je ne veux pas vous ennuyer en vous en disant trop à la fois, ainsi adieu pour le present.

Sur différentes Choses.—ANGL. *p.* 108.

Je vois Charotte, par les aprêts que vous faites, que vous avez intention de m'engager à faire une promenade. Je la ferai avec plaisir, quand la chaleur du jour sera passée; notre petit

beau, sera sans doute, de la partie. Venez ici, mon aimable enfant, vous êtes d'un si bon caractère, et si attentif à mes instructions, que je me trouve heureuse de vous avoir à mes côtés. Charlotte et moi nous allons faire une promenade dans les champs; nous ne pouvons nous résoudre à y aller sans vous, quoique je craigne que nous ne soyons obligées de vous faire veiller plus tard qu'à l'ordinaire.

Allons d'abord dans ce sentier couvert, nous y pourrons cueillir des boutons d'or et plusieurs autres fleurs nouvellement écloses. Il y en aura toujours de nouvelles jusqu'à la fin de l'été. Qui passera le premier par dessus la barrière? Ce sera, sans doute, monsieur, afin de donner la main aux dames. Prenez garde, Henri, prenez garde, ne vous pressez pas trop, de peur de tomber, car il seroit très fâcheux de voir notre beau cavalier rouler dans la poussière. Nous voilà tous passés sans accident.

Quelle belle vue nous avons ici! Que la terre paroît riche avec ce mélange de pâturages où paissent les troupeaux, et de champs de bled presque mur, et qui nous promet du pain pour plusieurs millions d'hommes. Quelle

agréable fraicheur répand cette rivière qui serpente au milieux des prairies. Voyez maintenant ce bois majestueux, où croîssent des chênes qui serviront peut-être un jour à construire des vaisseaux, et à traverser l'océan pour nous apporter les trésors des pays éloignés. Considérez surtout le soleil, il va maintenant se coucher; mais demain, il reparoîtra dans l'orient avec un nouveau lustre. Je crois que je ne vous ai pas encore parlé de ce globe lumineux, et en vérité je ne sais quoi vous en dire, parceque vous n'êtes pas encore en état de comprendre plusieurs choses que nous en connoissons. Cependant soyez sûrs que je ne vais vous dire que la vérité; si vous ne me comprenez pas à present, vous me comprendrez un jour, quand je vous repeterai la même chose, et que votre entendement sera plus formé. Tâchez d'apprendre quelque chose tous les jours, et avec le tems, vous saurez beaucoup.

Le Soleil.—ANGL. *p.* 110.

Le soleil, on croit, est un globe immense de feu; il est plusieurs mille fois plus grand que le monde dans lequel nous vivons. Il

vivifie par sa chaleur tout ce qui croît sur la terre; car dans tous les arbres et dans toutes les plantes, il y a un jus qu'on appelle seve, qui se congeleroit et ne se repanderoit pas dans les différentes parties de l'arbre, si le soleil ne le faisoit fondre; et faute de cette nourriture les plantes ne pourroient croître. Vous savez que dans l'hiver toutes les feuilles tombent des arbres, et que dans cette saison, il ne croît ni plantes, ni bled; la raison en est que le soleil ne luit que peu dans ce tems de l'année, qu'il se leve tard, et qu'il se couche de bonne heure, si bien que la terre n'a que peu de chaleur en comparaison de ce qu'elle en a en été, quand soleil se leve a quatre heures de matin et ne se couché qu'à huit heures de soir. La seve n'a pas le tems de s'épaissir dans ces nuits courtes. D'ailleurs l'air, quoique plus froid pendant la nuit que pendant le jour, conserve un grand degré de chaleur, et n'est pas comme le froid glacial de l'hiver même à midi. Je vous vis, Henri, examiner l'autre jour le pot à colle du menuisier, pendant qu'il étoit à l'ouvrage. Observâtes-vous que la colle étoit très épaisse avant qu'il la mît au feu; mais quand elle y

eut été quelque tems, elle fondit et devint liquide. Nous pouvons comparer la seve des arbres à la colle; parcequ'elle demande également de la chaleur pour la fondre. Si le pot à colle étoit mis sur le feu, et ôté bientôt après, la colle ne seroit pas beaucoup fondue, et deviendroit dure, si l'on étoit longtems sans l'y remettre. Mais si au contraire, on la laissoit assez longtems sur le feu pour se dissoudre entièrement, et qu'on ne l'en tînt éloignée que peu de tems, elle ne deviendroit pas froide et épaisse. La seve reçoit les mêmes impressions de l'hiver et de l'été; la chaleur continuelle du soleil dans les longs jours la dissout entièrement, et elle n'a pas le tems de se durcir dans les nuits courtes de l'été. Au contraire les jours courts de l'hiver n'ont pas assez de chaleur pour la faire fondre.

L'hiver.——ANG. *p.* 112.

L'hiver est une saison triste et désagréable; mais très utile, parce qu'elle fait reposer la terre, et la dispose à nourrir et à produire différentes sortes de fruits. L'hiver est d'ailleurs très ben pour la santé; s'il continuoit tonjours, nous serions dans une situation fa-

cheuse ; mais comme il ne dure que peu de tems, cela fait très bien, parce qu'on a soin de ramasser pour ce tems-là une grande quantité de provisions pour les hommes et pour les bêtes. Nous avons du charbon et du bois pour faire de bon feu, et assez de laine pour nous faire des flannelles et d'autres habillemens chauds. Quand nous avons resenti le froid piquant de cette saison désagréable, nous jouissons avec plus de plaisir, des charmes du printems. Quil est charmant de voir se revêtir d'une nouvelle verdure des arbres qui avoient été dépouillés de toutes leurs feuilles ; de voir des primeverres sortir de la terre ; d'entendre gazouiller les petits oiseaux, qui semblent chanter des cantiques de joie ; de voir les pauvres sortir avec joie de leurs chaumières, pour reprendre leur travaux journaliers qui ne sont plus retardés par la gelée, ni par les neiges de l'hiver, qui font souffrir beaucoup, ceux qui ne peuvent faire bon feu, ni se procurer des habits chauds et commodes.

Je vais vous dire, Charlotte, une chose bien surprénante. Vous croyez, je m'imagine, que le soleil tourne autour de la terre ; eh-bien il n'y tourne pas, je vous assûre. Il

est fixe, et le monde tourne autour une fois par an. Avant qu'on eût découvert combien le soleil est grand, on pensoit comme vous ; mais à present, dit Mr. Ferguson, il seroit aussi raisonnable, si l'on a une volaille à mettre à la broche pour la faire rôtir, de faire un grand feu et de le faire tournour autour, pendant que la volaille resteroit immobile, que de supposer que le soleil qui est plus de mille fois plus gros que la terre, tourne autour d'elle pour l'échaufer. Je crois aussi que si la terre a besoin de la chaleur du soleil, il est bien juste qu'elle se donne du mouvement pour se la procurer ; c'est ainsi que Dieu l'a ordonné.

La Rosée et la Pluie.—ANGL. *p.* 114.

Songeons maintenant à retourner à la maison, car la rosée tombe. L'herbe est mouillée, et je crains que nous ne nous enhumions si nos souliers prennent l'humidité. Cette rosée rafraîchit beaucoup la terre, et lui fait autant de bien que vous fait un verre d'eau quand vous avez soif.

Il y a, comme je vous l'ai déjà dit, une grande quantité d'eau dans la terre, mais qui ne peut s'élever en été pour humecter les

plantes, parcequ'elle est alors loin de la surface. Pendant le jour le soleil par sa chaleur la pompe dans la mer, dans les rivières et dans les étangs, et l'attire dans l'air, mais quand il se couche elle tombe doucement et supplée au defaut de pluie qui est très rare pendant les grandes chaleurs. S'il en tomboit beaucoup, elle feroit du mal, gâteroit le foin et abattroit le bled contre terre. Après que la recolte est faite, la pluie est nécessaire pour préparer la terre à recevoir de nouvelles semences, et pour les faire germer et croître. Si la terre étoit toujours aussi seche qu'elle l'est à present, on auroit bien de la peine à la tourner avec la charrue, et les grains qu'on y semeroit ne germeroient pas. Le soleil tire de l'humidité de la terre, mais bien d'avantage de la mer. Cette eau s'éleve dans les airs et se forme en nuages que les vents chassent de divers côtés. Quand ils sont trop pésans, ils se déchargent, l'eau se devise en tombant et se convertit en pluie. Vous pouvez vous former une idée de ce que je viens de vous dire, en mettant de l'eau bouillante dans un pot à thé, et en le couvrant tout de suite. Au bout de quelque tems, ôtez le couvercle, et vous y

trouverez des gouttes d'eau attachées, que la chaleur avoit fait s'élever. Le soleil produit le même effet sur la mer ; peutêtre aussi que le feu intérieur de la terre, échaufe l'eau qui est dans son sein, et aide aux vapeurs à s'élever.

Ah, je ferai de vous, Charlotte, un petit philosophe ! Je ne me propose pas, ma chère, de vous inspirer le désir d'étudier ces choses à fond ; je voudrois seulement vous engager à lire sur ce sujet quelques livres faciles, afin que vous ne croyiez pas comme les ignorans, que le soleil est un petit globe à peuprès de la grandeur d'une assiette, et placé dans le ciel seulement pour être vu. Je suis bien aise que nous soyons près de la maison, car il commence à faire froid, et je m'imagine que vous désirez vous reposer. Demain aù soir nous jetterons encore un coup d'œil sur notre globe.

Mouvemens de la Terre autour du Soleil et sur elle même.—ANGL. 116.

Ah ! Vous venez me sommer de remplir ma promesse ; je vais le faire avec plaisir. Prenons le globe ; je vous ai dit que le soleil est immobile, et que la terre tourne autour une

fois par an. Elle tourne aussi sur elle même une fois par jour. Vous trouvez étrange quelle ait à la fois deux mouvemens différens; il ne l'est cependant point, et je suis sûre que vous pouvez faire la même chose; vous pouvez tourner; changer de place à chaque tour, et aller ainsi par degrès d'un bout de la chambre à l'autre. Ce que je veux vous faire comprendre à present, c'est que le mouvement de la terre sur elle même est cause du jour et de la nuit. Pour le bien saisir, supposons que cette chandelle est le soleil qui est immobile; à present je mets une épingle au milieu de cette partie du globe qui est près la chandelle, et une autre au côté opposé. Quand je tourne le globe, le côté qui étoit dans les ténébrès est éclairé, et le côté qui étoit éclairé, va dans les ténébrès. Cela represente ce qui arrive à la terre tous les jours et toutes les nuits. Les places où le soleil brille sont éclairées, celles où il ne brille pas sont dans l'obscurité. Ainsi toutes les parties du monde ont le soleil qui échaufe et meûrit leurs productions, et la nuit qui rafraichit la terre, les plantes et les animaux. Car vous le savez, c'est après le coucher du soleil que la rosée

tombe. Les parties de la terre qui sont representées ici autour des axes, s'appellent le pole du nord et le pole du midi. Il y fait très froid, car le soleil est tous les ans plusieurs mois sans y paroître, et ensuite y est visible pendant plusieurs mois de suite. On vous en dira la raison quand on vous expliquera l'usage des globes ; et je vous procurerai pour le faire un maître plus habile que moi. Je vous dirai seulement que cette privation, n'est pas aussi sensible aux peuples qui habitent les poles, quelle le seroit pour nous ; parceque ces pays ne produisent pas les mêmes choses que l'Angleterre, et ce qui y croît est de nature à vivre dans ce climat. Les habitans sont aussi heureux que nous. Ils travaillent avec ardeur pendant que le soleil les éclaire ; font des provisions pour leur long hiver, pendant lequel ils dansent et chantent ; ils sont aussi gaiés devant leur feu et leur lambe, que le sont nos paysans et nos paysannes qui soupent devant les doux rayons du soleil couchant pendant leur recolte.

La Baleine.—ANGL. *p.* 118.

Dans les pays dont je viens de vous parler,

on prend des baleines, dont il est bon que je vous dise ici quelque chose.

Les baleines sont des poissons d'une grandeur énorme. Il y en a qui ont près de deux cens pieds de long. Vous savez, Charlotte, ce que c'est qu'un pied, mais Henri ne le sait pas. Ce bout de corde a un pied de long. Vous pouvez compter jusqu'à cent : un, deux, trois, quatre, cinq, &c. fort bien. Jugez maintenant ce que peut être un poisson qui est deux cnt fois aussi long que cette mesure. Cependant cette créature toute monstreuse quelle est, trouve son maître dans l'homme. Les Anglois et les Hollandois en tuent tous les ans un grand nombre à Greenland. Trouvez-moi Greenland sur le globe. Voilà la mer glaciale ; on l'appelle ainsi parcequ'elle est presque toujours couverte d'une quantité de gros glaçons. L'air est si froid dans cette place, qu'on croiroit que rien au monde ne pourroit engager les hommes à y aller. Cependant plusieurs personnes y vont, et sont bien payés de leurs voyages et de leurs peines ; parcequ'ils y font une pêche très lucrative. Ils ont des vaisseaux faits exprès pour la pêche de la baleine. Quand ils en voient pa-

roître une; ils lui jettent une sorte de dart qu'on appelle harpson qui la blesse, et reste attaché à son corps. La baleine se sentant blesée, se plonge avec le harpon qui tient à une longue corde que les pêcheurs laissent couler dans l'eau avec la plus grande vitesse. Quand la baleine remonte sur l'eau pour prendre l'air, ils la frappent de nouveau avec leurs harpons et toujours de même jusqu'à ce quelle meure de ses blessures.

Quand ils l'ont tuée, ils la traînent sur le rivage, la coupent par morcaux et mettent sa graisse dans des barils. Ils la font bouillir et en font de l'huile, qu'ils vendent quand ils sont de retour dans leur patrie. Cette huile sert aux lampes des rues, à préparer différentes sortes de peaux, et à plusieurs autres usages.

Les peuples qui vivent dans les pays froids qui sont privés plusieurs mois de suite de la lumière du soleil, brûlent dans des lampes, cette huile qui est pour eux un trésor précieux. On tire aussi de ce poisson les baleines qui servent à faire les cors que portent les demoiselles; à monter les parapluies et à plusieurs autres choses. Les habitans de ces pays froids tuent un grand nombre de bêtes

sauvages, et s'habillent de leurs peaux, qui leur sont d'un très grand secour.

Pourquoi nous ne sentons pas le mouvement de la Terre.

Je me persuade, mes enfans, que vous comprenez ce que je vous ai dit des mouvemens de la terre. Vous paroissez en douter, Henri, et vous croyez que si cela étoit vrai, vous tomberiez. Non, mon cher, vous ne tomberiez pas ; car la terre attire à soi tous les objets, comme l'aimant attire le fer et l'acier. Prenez votre aimant, approchez en cette aiguille ; vous la tourneriez cent fois au tour, quelle ne tomberoit pas ; et si vous l'en éloignez un peu elle va s'y rattacher. De-même si je vous élevois en l'air vous retomberiez sur la terre, dès que je cesserois de vous tenir ; parcequ'elle vous attire à elle. L'acier de cet aimant est dur et l'aiguille qui ne peut le pénétrer l'attache à la surface. La terre qui nous attire est aussi dure ; c'est pourquoi nous restons dessus sans enfoncer. L'aiguille est inanimée, et ne peut se mouvoir sur l'aimant ; mais si elle étoit animée, elle

pourroit aller partout dessus, parcequ'une partie n'a pas plus de force attractive que l'autre. Nous sommes vivans, vous le savez, c'est pourquoi nous pouvons changer de place, et marcher sur la terre, mais si nous voulions nous élever dans l'air nous tomberions sûrement. Si nous allons à cheval nous sommes encore attirés ; nous ne tombons pas, parceque le corps du cheval nous en empêche ; mais s'il faisoit un faux pas, nous tomberions immediatemént à terre.

Vous êtes surpris que nous ne sentions pas le mouvement de la terre ; dites-moi, croyez vous que cette petite mouche que voilà sur le globe s'apperçoive qu'il remue ? Je me persuade que non, et je pense qu'elle se croit immobile pendant qu'elle tourne ; car tout ce qu'elle voit remue avec elle, et elle reste toujours dans la même place sur le globe. Mais si dans un moment, elle étoit transportée d'un endroit du globe à l'autre, et quelle eût du jugement comme vous, elle s'apercevroit alors que le globe tourne, parcequ'elle trouveroit la face du ciel tout-à fait changée ; supposons quelle ait été tout à coup transportée de cette place que je suppose être minuit, à cette au-

tre que j'appelle midi ; elle trouvera à son grand étonnement le soleil sur l'horison et au milieu de sa course, au lieu de la lune et des étoiles quibrilloient dans le firmament.

Vous êtes trop jeunes encore pour entendre l'astronomie, et ce qui concerne les étoiles ; je vous avoue que je n'y connois pas grand chose moi-même, j'en sais cependant assez pour exciter ma surprise et mon admiration. Je suis convaincue qu'il peut y avoir plusieurs milles soleils et plusieurs milles mondes, dont plusieurs sont plus grands que celui que nous habitons ; parce que je suis sûre que la voute des cieux est assez grande pour les contenir. Je me persuade que vous penserez comme moi si vous réflechissez sur ce que je vous dis, quand vous serez plus âgés, et que vous lirez ce que les astronomes ont écrit sur ce sujet.

L'Air, et le Vent.—ANGL. *p.* 122.

Que dites-vous, Henri ? Vous croyez que les peuples qui habitent cette partie de la terre qui nous est opposée, et qu'on appelle les antipodes, ont la tête en bas. Vous vous trompez je vous assure. Ils ont les pieds sur

la terre, et la tête vers le firmament aussi bien que nous. Les arbres, les plantes, les maisons, tout enfin est droit comme ici, et est attiré vers la terre.

L'air que nous respirons est tout au tour de la terre, comme la peau d'une orange est autour de ce fruit, et l'environne de tous côtés ; mais il est si fin et si subtile que nous ne pouvons l'appercevoir. S'il n'étoit pas aussi délié qu'il l'est, nous ne pourrions le respirer. Toutes les fois que nous reprenons haleine, nous respirons un air frais, et nous rejettons l'air qui s'est échauffé dans notre corps et qui n'est plus si pur ? Pour vous convaincre de ce que je vous dis, mettez votre main devant votre bouche, et soufflez. Lair qui sort n'est-il pas chaux comparativement à l'air que vous sentez sur votre visage, et qui prend sa place.

Sil n'y avoit pas d'air, nous ne pourrions pas vivre ; et si nous pouvions vivre nous ne pourrions pas respirer. L'air est très utile à tous égards ; il est absolûment necessaire à la préservation de tous les êtres vivans. Les poissons même ont des vessies-pleines d'air qui leur sont d'un grand usage ; les arbres et

les plantes en général, mourroient s'ils n'avoient point d'air. Sans cet élement, nous n'aurions point les vents qui sont très utiles pour la navigation, pour conduire en différens endroits les nuages qui se dissolvent en pluie, et qui fertilisent la terre, aulieu de retomber dans la mer d'où le soleil tire la plus grande partie des vapeurs dont ils sont formés. Le vent est un air agité, qui est très utile quoiqu'il fasse souvent beaucoup de mal, parce que l'air se corromperoit et deviendroit très mal sain, s'il n'étoit pas renouvellé et mis en mouvement.

La Lune.—ANGL. *p.* 125.

A present que je vous ai fait tourner vos pensées vers le firmament ; il ne faut pas que j'oublie à vous parler de la lune, qui est pour nous de la plus grande utilité. Elle n'est pas un globe de feu comme le soleil, mais on croit qu'elle est d'une matierre à peu près sembable à la terre que nous habitons. Sa lumière est empruntée, elle la reçoit du soleil et puis nous la communique. Les habitans, s'il y en a, vivent sur la surface comme nous faisons sur la terre. Ils sont éclairés comme

nous par la lumièrre du soleil, et en toute probabilité jouissent de la chaleur de ses rayons et de tous les avantages qu'il nous procure. Si nous pouvions être transportés dans la lune, la terre nous paroîtroit comme cette planette, mais plus grande. La terre et la lune sont si grandes et si épaisses que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer à travers, mais seulement les rendre visibles, et leur faire réfléchir la lumière, comme fait une chandelle sur un objet qu'elle éclaire et qui ne seroit pas vu dans les ténébres.

Prenez cette montre d'or; mettez-la dans un endroit obscur et vous ne la verrez pas. Mettez-la vis-à-vis de la chandelle, et elle va paroître brillante, parcequ'elle va recevoir la lumière. Il en est de même de la lune; nous voyons briller la partie que le soleil éclaire: elle paroît quelquefois comme un petit croîssant; dans un autre tems elle est toute ronde. Le soleil en éclaire toujours la moitié à la fois, mais souvent une partie de cette moitié n'est paz tournée vers nous. Je vous ferai mieux comprendre ceci par le globe que par aucune explication que je pourrois vous en donner.

Supposons que le globe est la lune, la chan-

delle le soleil, et que votre petite tête ronde, Henri, est le monde. Vous voyez maintenant que toute la partie éclairée du globe est vis-à-vis de vous ; mais si nous le changeons un peu de place, ou que vous en changiez vous même, vous aurez alors devant vous une partie du globe qui ne sera pas éclairée, et vous ne pourrez voir que la portion qui est éclairée et qui ressemble à une demie lune. Tournez maintenant de l'autre côté du globe, et vous allez voir qu'il n'est point éclairé du tout. Il paroît très différent de l'autre, et vous ne le verriez pas, si la chandelle n'éclairoit pas toute la chambre par la reflexion de la lumière : mais par rapport à la lune vous ne pouvez pas plus voir la partie que le soleil n'éclaire pas, que vous ne verriez ce globe, si la chandelle étoit éteinte.

L'éclipse de lune que vous preniez tant de plaisir à voir, il y a quelque tems, étant occasionnée par la position de la terre qui se trouvoit entre le soleil et la lune, et qui l'empêchoit de l'éclairer. Voyez, si je place un écran ou quelqu'autre chose entre la chandelle et le lambris, il ne sera plus éclairé. Mettez-vous ici, Henri, et la lumière qui ne peut passer à travers votre corps ne pourra éclairer

le lambris, qui est vis-à-vis de vous, et vous l'éclipserez.

Je ne vous dirai rien des autres planettes, comettes ou étoilles fixes, parce que je crains de vous ennuyer, et de vous ôter le désir de vous instruire, en voulant trop vous apprendre à la fois. Il est très tard; comment avez-vous pu, Henri, rester si longtems sans vous endormir. Bonne nuit, mes enfans, jusqu'à demain.

TROISIÈME PARTIE.

L'HOMME.——Angl. *p.* 128.

La pluie nous empêchera de nous promener aujourd'hui ; ainsi venez vous asseoir auprès de moi, Henri et Charlotte ; et parlons un peu ensemble. Ne vous avois-je pas bien dit, mes enfans, que vous trouverions dans nos promenades, bien des choses propres à nous amuser et à nous instruire, si nous voulions faire attention aux différens objets qui se présenteroient devant nous ; et n'avez-vous pas réellement trouvé l'un et l'autre. Cependant vous n'avez eu qu'un aperçu très leger des merveilles que la terre contient, et je ne vous ai pas encore parlé des créatures les plus nobles qui l'habitent, je veux dire les hommes. Quoique vous ne soyez à present, Henri, qu'un petit gar-

çon, vous appartenez à l'espece humaine : Jespère que vous croîtrez assez pour devenir homme, que vous serez un homme de bien, et que vous vivrez selon la dignité de votre nature. C'est un grand honneur, je vous assûre d'appartenir à l'espece humaine, et vous en serez convaincu quand je vous dirai, ce que c'est que l'homme, et tout ce que Dieu a fait pour lui.

L'homme, mes enfans, est une créature raisonnable, qui a une âme immortelle que Dieu à designée pour être éternellement heureuse dans le Ciel. Nous avons remarqué dans nos promenades plusieurs espèces de créatures vivantes, tels que des beufs, des chevaux, des moutons, des oiseaux, des mouches, des insectes, &c. Ils sont surprénans par rapport à leurs formes et à leurs différentes qualités depuis le plus petit jusqu'au plus grand, soit qu'ils marchent sur la terre, volent dans les airs, ou nagent dans les eaux. Mais ils sont tous de beaucoup inférieurs à l'homme. Par rapport au corps, les hommes sont eux-mêmes des animaux, et ressemblent beaucoup aux animaux inferieurs ; car ils ont de la chair, des os, du sang, des yeux, des oreilles, des pieds,

et tous les sens de la vue, de l'ouie, du toucher ou de l'odorat, et remuent de place en place; mais ils sont plus nobles dans leur forme, et en marchant la tête élevée, et le corps droit, ils ont une apparence plus majestueuse. Ils ont aussi le don de la parole, qui leur donne le moyen de converser ensemble, et de se communiquer leurs pensées en bien des langues différentes; pendant que les animaux inférieurs sont muets. Ils ne peuvent produire que quelques sons particuliers à leur espece; pour appeller leurs petits ou exprimer leurs souffrances s'ils sont blessés. Il y a quelques oiseaux tels que les perroquets et les pies, à qui l'on peut, il est vrai, apprendre à prononcer quelques mots sans en connoître la signification, mais aucune créature au monde, excepté l'homme, n'a le don de la parole, de manière à pouvoir converser ensemble.

Mais ce qui distingue le plus l'homme de la brute, c'est qu'il a une âme immortelle. L'âme est cette partie de l'espece humaine qui pense et qui reflechit. Vous désirez, Henri, que je vous décrive l'âme, c'est mon cher enfant ce que je ne peux faire; je sais seulement qu'elle est d'une nature spirituelle, et conséquemment

invisible; car un esprit n'est pas materiel et ne peut-être vu. Je suis convaincue que j'ai une âme par ce que j'éprouve au dedans de moi-même, et que les créatures humaines ont aussi des âmes, par ce que j'observe dans les autres personnes. N'éprouvez-vous pas, mes chers enfans, qu'il y à quelque chose dans vous qui pense, c'est-à-dire qui réfléchit, qui juge, résout et se ressouvient. Est-ce votre corps qui fait toutes ces choses? Pensez-vous par les mains, par les yeux, par les oreilles où aucune autre partie de votre corps? Non sans doute. Qui est ce qui peut donc penser en vous? Votre âme très certainement.

C'est par le secour de l'âme que l'homme invente tant de choses ingénieuses, et qu'il sait tirer avantage des différentes productions de la terre; par exemple, qu'il sait convertir le fer en instruments & en machines utiles; bâtir des maisons de bois, de pierre où de brique; se faire des habits de toile, de laine, ou de soie; se préparer une nourriture de lait, de legumes, de pain et de viande; et enfin faire un grand nombre d'autres choses dont les animaux brutes n'ont pas la moindre idée. C'est par l'âme que l'homme peut connoître Dieu,

et lui rendre le tribut de louange et de prière, qui lui est du, comme créateur et conservateur de l'univers.

Je vous ai dit, mes chers enfans, que l'âme est immortelle et je le repete encore. Le corps est condamné à mourir, mais l'âme vivra éternellement. Tout homme meurt plutôt où plus tard, alors l'âme quitte le corps qui se corrompt et retourne en poussière, mais l'âme ne meurt point, parce que Dieu à dit qu'elle vivroit toujours. D'après cela ne croyez-vous pas que l'âme est la partie la plus noble de notre être.

Je crois, mes chers enfans, que je viens de vous dire de l'ame autant que vous pouvez en comprendre à present. Je ne vous parlerai point ici de son état futur, parceque la sainte écriture, que vous lirez bientôt, vous apprendra mieux que moi ce qui a rapport à ce sujet important. J'espère qu'il fera beau tems demain, car j'ai bien des choses à vous dire de Dieu le créateur de tout l'univers, avant que vous lisiez la bible. Allez maintenant étudier vos leçons; je me leverai demain de bon matin, et vous pourrez venir à ma chambre, dès que vous serez prêts pour entendre ce que j'ai à vous dire de l'être suprême.

DIEU.—Angl. *p.* 132.

Vous êtes venus l'un et l'autre de bon matin ; il est apeine six heures, et vous êtes déjà prêts pour la promenade ! Je suis bien aise de voir que vous désirez connoître votre créateur. En vous parlant de Dieu, mes chers enfans, je crains de ne pouvoir adapter mes paroles à votre foible capacité. L'idée de Dieu et de ses perfections infinies est au dessus de l'esprit humain le plus pénétrant ; et si je vous communiquois maintenant les sentimens que j'éprouve, vous seriez saisis d'étonnement et d'admiration. Cependant tout jeunes que vous êtes, vous pouvez contempler la divinité, car Dieu a bien voulu se faire connoitre aux hommes sous le caractère d'un père tendre. Oui, mes chers enfans, le plus grand et le meilleur des êtres permet à tous ceux qui croient en lui, et qui désirent le servir dignement, de le regarder comme un père cœleste toujours prêt à faire du bien à ceux qu'il a créés. Il fait même plus, il fait naitre dans l'homme le désir de le connoître ; c'est de lui que vient le vôtre ; c'est à moi comme votre mère à cultiver cette bonne disposition, et je le ferai avec le plus grand soin ; écoutez-moi donc

attentivement, pendant que je vais vous parler de la nature de Dieu et de ses attributs divins, autant que je vous croirai capables de le comprendre.

Dieu, mes chers enfans, est le plus grand et le meilleur de tous les êtres ; il est tout puissant, infiniment sage, miséricordieux et le saint des saints. Il a formé le ciel et la terre de rien ; il fait tout ce qui lui plait, mais il ne fait rien que de bon, parcequ'il est la bonté par essence. Il connoît tout, le passé, le présent et l'avenir ; rien ne peut lui être caché. Dieu est dans tous les lieux en même tems, mais sa gloire éclate plus particulièrement dans le ciel, où il a un trône plus brillant que le soleil, et où habite avec lui une multitude innombrable d'anges et d'esprits bien heureux. Dieu est parfaitement heureux en lui-même, et est la source de tout bonheur. Il a créé l'homme pour être heureux dans le ciel ; quiconque ne le sera pas, ce sera par sa propre faute, comme vous en serez convaincu, quand vous lirez la bible, qui vous apprendra ce que Dieu a fait pour l'homme, et les récompenses qu'il a promises à ceux qui lui obéissent.

Ne désirez-vous pas, mes chers enfans, connoître ce Dieu de bonté qui vous a créés de rien ; qui vous a donné la vie, la santé, l'usage des yeux, des oreilles et de tous vos sens ; qui vous conserve et qui prend soin de vous tous les jours ; qui vous a préparé dans le ciel une demeure éternelle qui surpasse tout ce que vous pouvez concevoir ou désirer. Venez admirer le créateur dans ses ouvages, c'est à dire, voyons si nous pourrons nous convaincre qu'il y a un Dieu par les êtres qu'il a créés.

Avant que nous examinions en particulier aucuns des ouvrages de Dieu, dites-moi, Charlotte, si vous croyez que les maisons que nous habitons, puissent se faire d'elles-même, ou si vous croyez que les créatures qui ne sont pas douées de raison puissent les bâtir. Il est vrai que les oiseaux bâtissent des nids pour leurs petits : mais il n'y a pas grand effort de génie de leur part, puisque tous ceux de la même espece font leur nid de même, et quand vous trouvez un nid, vous pouvez savoir si c'est un nid de linnette, de pie, ou d'un autre espece : Il y a bien de la différence entre une maison completement meublée et le nid le plus curieux qui ait jamais été bâti.

On peut dire la même chose de tous les animaux. Il est donc certain que ni les oiseaux, ni les bêtes d'aucune espece, ne peuvent bâtir et meubler une maison, et cependant il doit y avoir eu des architéques, vous avez même vu des maisons et des charpentiers en bâtir; vous savez que les maisons sont bâties par les hommes; mais ont-ils fait les matériaux, dont ils se servent pour les bâtir? certainement non; les arbres, la terre, les pierres, le fer, le plumb et les autres matériaux dont on se sert dans la bâtisse ne sont point l'ouvrage de l'homme, et n'ont pu être créés que par Dieu; mais pour dissiper tous les doutes que nous pourrions avoir sur ce sujet, Dieu nous dit lui-même. comme vous le lirez bientôt dans la bible *qu'au commencement il créa toute chose dans le ciel et sur la terre.* C'est assez, retournons à la maison; par où allons-nous? Par cette allée couverte, où nous entendrons le chant mélodieux des oiseaux.

La Création.—ANGL. *p.* 136.

Qu'est ce que vous tenez là, mon cher Henri? Une tueille. Dites-moi, Charlotte, connoissez-vous un homme qui puisse faire

une chose aussi curieuse? Voyez quelle couleur vive et charmante! quel tissu admirable! pensez que la plante d'où elle vient a plusieurs cens feuilles également curieuses, et des fleurs beaucoup plus belles encore. D'où viennent-elles? D'une petite semence qu'on a jettée dans la terre. Et d'où vient cette semence? D'une fleur de la même espèce que celles que vous voyez devant vous. Faisons remonter nos pensées aux plantes de cette espèce qui existoient les premières; d'où viennent elles? du ne'ant. Et qui est ce qui les en tira? le créateur tout puissant qui a créé toute chose de rien. La première plante porta de la semence qui produisit d'autres plantes de la même espèce, et ainsi d'an en an sont venues les belles fleurs et les plantes qui ornent nos jardins et les champs. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous lisons dans la bible de la création des arbres, des plantes et des herbes de toute espèce. Il en est de même de tous les êtres animés ou inanimés. La terre même a été formée originairement de rien. N'apercevez-vous pas la main de Dieu dans la plus petite fleur? et n'êtes-vous pas convaincu que s'il n'y avoit pas de

Dieu, il n'existeroit rien de tout ce qui existe au monde.

Le chant des Oiseaux.—ANGL. *p.* 137.

Arrêtons-nous un peu, et écoutons cette allouette qui monte dans l'air : que son chant est agréable ! que sa voix est forte ! entendez-vous le rossignol, le merle la linnette. Quel concert harmonieux ! avec quelle perfection, chacun de ces petits chantres exécute sa part. Qui est-ce qui leur a appris à chanter si bien ? Le créateur de l'univers, mes chers enfans, leur a donné cette belle harmonie ; et il les fait chanter pour charmer nos oreilles, et nous rappeller l'ideé d'un Dieu dans les plus petites de ses créatures.

Contemplation des ouvrages de Dieu, ANGL. *p.* 138.

Ne vites-vous pas, Charlotte, les beaux ornémens et les belles perles que portoit l'autre jour *lady Mary* quand elle alloit à la cour ? Si je vous demande qui est-ce qui a fait et brodé ses habits, vous allez repondre, une faiseuse et une marchande de mode.

Qui est ce que a fait ses perles Mr. *Somebody* le jouailler ; mais si vous considérez ma question à fond, vous ferez remonter tous les habits de *milady* jusqu'à Dieu, qui en a créé la matière dans le principe. Henri, je m'imagine, peut nous dire quel petit insecte a filé la soie dont sa robe étoit faite, et d'où viennent l'or et les diamans qui l'ornoient. Les personnes qui ont les premières employé toutes ces beautés pour l'usage de l'homme, étoient certainement très ingénieuses. Mais qui est-ce qui les a créées et qui est-ce qui leur a donné une intelligence supérieure à celle de la brute. Ici nous sommes encore obligés de retourner au créateur, et nous trouvons même dans ses ouvrages des models des habillemens les plus somptueux, et tous les efforts de l'esprit humain ne produisent que de foibles copies des beautés de la création

Quel petit insecte volant avez-vous pris là, Henri ; prenez garde de lui faire du mal. Pauvre petit ! nous n'allons pas vous tenir longtems. Voyez, je vous prie, l'un et l'autre ; qu'il est richement vêtu ! prenez le microscope et le considérez avec attention. N'apercevez-vous pas qu'il est couvert de

quelque chose qui parôit comme de l'or et du est velours ; que son habit richement brodé et de la manière la plus élégante ; qu'il a autour une frange d'or d'un goût admirable. Cependant il n'a employé ni faiseuse de robe, ni marchande de mode, ni jouaillers pour tout ce bel ornément. Non sans doute, cette petite créature qui vous parôit si belle, est sortie, dans le principe d'un œeuf qui n'étoit pas plus gros que la tête d'un épingle, et le premier insecte de cette espece a été formé de rien. Ne voyez-vous pas encore ici la main de Dieu ? ne prîtes-vous pas beaucoup de plaisir l'autre jour à voir la collection superbe de fleurs, d'animaux de différentes espece, d'oiseaux et d'insectes que vous vites peints d'après nature ; cependant, Henri, ils n'étoient que des copies des ouvrages de Dieu. Ils avoient, il est vrai, l'apparence d'oiseaux et d'insectes, mais ils n'en avoient aucune des qualités, ils n'étoient pas même en vie, personne ne peut donner la vie que le Créateur. Et dites-moi, une fleur qui croît dans nos jardins, un oiseau qui chante, un insecte même, n'est-il pas bien supérieur à la peinture qui le réprésente. Et les hommes

avec tout leur genie, peuvent-ils produire même ce tableau sans se servir des ouvrages de Dieu. Les matériaux dont on fait le papier, la peinture et les pinceaux, n'ont-ils pas été créés par Dieu.

Le genie de l'homme est certainement un don du ciel inestimable, puisqu'il éleve l'homme beaucoup au dessus de toutes les créatures qui sont au monde qu'il lui fait tourner à son avantage les productions de la terre, et profiter des travaux des autres créatures sans qu'elles le sachent. Le ver à soie ne sait pas qu'il file des robes pour les dames, ni la brebis que sa toison servira à faire des habits pour les hommes. Si les hommes n'avoient pas de raison, leur condition seroit bien triste ; mais Dieu les a comblé de faveurs, il a fait tout en partie pour leur usage, et leur a donné le domaine sur toutes les autres créatures, comme vous le lirez bientôt dans la bible.

L'homme a sur tous les êtres créés l'avantage de pouvoir seul admirer les ouvrages de Dieu ; et de le remercier des bontés infinies qu'il a eues, et qu'il a encore tous les jours pour lui. Sûrement l'auteur de toutes ces mer-

veilles mérite des actions de graces, et ceux qui le peuvent doivent le remercier de tout leur cœur. Ne croyez-vous pas, mes chers enfans, que c'est un grand avantage de pouvoir étudier les ouvrages de Dieu, et une faveur inapréciable de pouvoir les contempler.

Vous vous croyiez l'autre jour très obligés à Mr. *Thirk*, quand il vous montra sa collection de curiosités, et qu'il vous permit de tourner les pages des grands volumes infolio de l'histoire naturelle qui lui avoient coûté tant d'argent. Mais le créateur est sans réserve dans ses bontés; chaque jardin et chaque champ est une collection de curiosités, et la création même (je veux dire la terre sur la quelle nous marchons, l'océan qui nous environne, et le firmament qui est sur nos têtes) forme le grand livre de la nature qui prouve à chaque page l'existance, le pouvoir et la bonté de Dieu, et doit nous pénétrer de la plus vive reconnoissance pour les biensfaits sans nombre dont il nous a comblé. . .

Ne pensez-vous pas, Charlotte, que tous ceux qui ont le tems doivent étudier le grand livre de la nature? J'espère, mes chers enfans, que vous le ferez l'un et l'autre, et que

vous ne mépriserez pas le beaux ouvrages de Dieu, comme indignes de votre attention. Il y a encore un autre livre dans lequel sa bonté envers les hommes est plus manifeste ; je veux dire la Bible, où vous pouvez apprendre comment vous devez adorer Dieu, lui plaire, et lui obéir. C'est assez pour ce soir, je vous parlerai demain sur ce sujet.

La Bible.——ANGL. *p.* 142.

Eh-bien, mes chers enfans; avez-vous lu le livre de la nature dans votre promenade ce matin; oubien avez-vous passé auprès des ouvrages de Dieu, sans les examiner et réfléchir sur leur excellence. Je me persuade que non, à en juger par la collection curieuse de plantes, de fleurs, et de pierres, que Henri a dans son petit panier. Voilà bien des choses à étudier pour cet après midi. Mais je vais vous parler d'un autre livre, et nous allons laisser celui de la nature pour un autre tems.

Voici la Bible, le plus grand don que Dieu ait fait à l'homme. Je vous ai dit que l'âme est immortelle, et que Dieu en créant l'homme l'a destiné pour être éternellement heureux

dans le ciel. Ce livre saint nous apprend ce que nous devons faire pour obtenir ce bonheur ; il n'est pas raissonnable de penser que Dieu ait tant fait pour les hommes sans attendre de leur part quelques marques de reconnoissance ; puisqu'il leur a donné une raison pour distinguer le bien du mal, et les moyens de lui plaire et de lui obéir en tout.

Ne désirez-vous pas, mes enfans, plaire à ce Dieu de bonté, qui vous a donné la vie, et qui vous a comblé de tant de faveurs ? Ne désirez-vous pas jouir de sa présence glorieuse dans le ciel, et demeurer toujours dans cette demeure cœleste, où tout est joie et félicité incomparable? Si vous le désirez réellement, vous devez lire la Bible, et pratiquer ce qu'elle vous enseigne.

Il n'y a rien au monde de comparable à ce livre saint qui est vraiment et réellement le livre de Dieu. Il a été écrit par des hommes, il est vrai, mais ils étoient inspirés, c'est-à-dire, Dieu lui-même mettoit dans leur esprit ce qu'ils devoient écrire, et ce livre tout divin est plein de sagesse depuis le commencement jusqu'à la fin. Il a été écrit pour tous les peuples ; il est propre à instruire les ignorans, à

éclairer les sages, à consoler les affligés, et à augmenter la joie des heureux. Il contient des préceptes propres pour les personnes de toutes les conditions et de tous les âges, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Il apprend aux pauvres à se contenter dans leur pauvreté, et aux riches l'emploi qu'ils doivent faire de leurs richesses pour leur bonheur, et celui des autres. Il apprend à tous les hommes quelles idées ils doivent se former de Dieu, et comment ils doivent le prier et lui rendre des actions de grace. Il leur apprend comment ils doivent se conduire sur la terre, et travailler à leur salut, afin de posséder éternellement dans le ciel ce Dieu de bonté.

Quand vous lirez la Bible, mes chers enfans, vous serez surpris d'apprendre ce que le plus grand de tous êtres, qui remplit le ciel et la terre, en un mot, le Créateur de toutes choses a fait pour les hommes, ces créatures pécheresses qui enfreignent ses commandemens et abusent de ses dons les plus précieux. Vous apprendrez dans les saintes écritures ce que Dieu a fait pour les hommes et ce qu'il leur a revelé, mais souvenez-vous, mes chers enfans, que vous ne devez pas lire la Bible comme

une tâche, ou comme une livre d'amusement, mais comme la parole de Dieu.

Ouvrez la Bible, Henri, et en lisez le titre. Vous voyez qu'on l'appelle la sainte Bible, ce qui veut dire le livre de Dieu. Elle est composée de deux parties principales, l'Ancien et le Nouveau Testament. L'Ancien Testament contient ce que Dieu a révélé aux hommes, avant la naissance de Jesus Christ; le Nouveau Testament contient la vie et la doctrine de notre divin Sauveur, et la prédication des apôtres. La Bible a été traduite en Anglois des langues dans lesquelles elle fut originairement écrite. Vous savez, Charlotte, ce que c'est que traduire. La Bible fut premièrement écrite en Hebreu, en Grec, et en Latin. Elle ne pouvoit alors être lue que par les savans, mais elle fut traduite en Anglois, et dans les autres langues vivantes ; depuis ce tems tout le monde peut l'entendre.

La Bible est un grand volume; elle n'a pas été toute écrite par la même personne ni au même tems. Dieu a inspiré à différens tems les personnes qui ont écrit les livres qui la composent. Ces livres sont divisés en chapîtres, et les chapîtres en versets. Vous voyez

là le nom ce tous les livres de l'Ancien Testament comme ils se suivent l'un après l'autre ; et ici le nom des livres du Nouveau Testament, dans l'ordre qu'ils sont placés. Ces chifres montrent le nombre des chapîtres que chaque livre contient.

Ne pensez-vous pas, mes chers enfans, que vous seriez longtems à lire la Bible ? Oui, sans doute, cette lecture demanderoit bien du tems, et ce seroit pour vous une tâche très difficile, car une grande partie de ce livre divin est trop difficile pour que des enfans comme vous puissent le comprendre : mais il contient les histoires les plus instructives qui soient au monde. Je les ai dans un livre à part, afin que vous puissiez les lire, et en profiter. Demain vous commencerez quelques leçons de l'Ancien Testament, que je vous expliquerai à mésure que nous avancerons. J'espère que Dieu dans sa bonté infinie éclairera votre esprit pour comprendre l'écriture sainte, et disposera vos cœurs à faire sa volonté, et à obéir à ses commandemens, afin que vous puissiez jouir de ses bénédictions sur la terre, et dans la suite le posséder éternellement dans le ciel.

FIN

BRITISH MUSEUM
30
72
MAR

The following Works, by NICOLAS HAMEL, *may be had of the Publishers.*

I. The WORLD in MINIATURE; being an entertaining Account of the Extent, Population, Manners, and Curiosities of the different Countries of the World; with Notes and References to the most essential Rules of the French Language.—Price 3s. 6d. bound.

II. A new FRENCH GRAMMAR, on an improved Plan. The Second Edition, with great Improvements. Price 3s. bound,

III. GRAMMATICAL EXERCISES upon the French Language, corresponding to the Author's Grammar. The Third Edition, greatly Improved. Price 2s. 6d.

I. The FRENCH STUDENT'S VADE-MECUM; or a View of the French Personal Pronouns; shewing at Sight their different Order in a Sentence, used *affirmatively* or *negatively*, both with and without Interrogation. To which are added, concise TABLES, shewing the Formation of the Feminine Gender of Adjectives, the Gender of Nouns by their Termination, and the Formation of their Plural Number. By JOHN PERRIN. Price 6d.

II. The PRACTICE of the FRENCH PRONUNCIATION alphabetically exhibited; wherein the several Sounds of the Letters are distinguished, and the Words which have the same Sound are placed in one Class; with two Spelling Vocabularies, French and English. By JOHN PERRIN. The 6th Edition, Price 1s. bound.

III. PETIT PARNASSE FRANÇOIS; ou, Recueil de Morceaux Choisis dans tous les differens Genres de Poësie Françoise; à l'Usage de la Jeunesse, Par M. Des Carrieres. Price 4s. bound. This Collection is intended to give Youth an early Taste for French Poetry, so difficult to be attained by Foreigners.—Among the pleasing variety compressed into this unique tome, may be found *L'Art Poetique*, and *Le Lutrin*, of Boileau; *La Henriade*, of Voltaire; the *Ver-vert*, of Gresset; *les Fables de la Fontaine*, &c, &c, &c. all printed verbatim from the best editions extant. The Productions of J. B. Rousseau, Saint Lambert, the polished Bernis, and Madame Des Houlieres, likewise occupy a place. N. B. See Monthly Review, August, 1799, and Critical Review, May, 1799.

IV. The FRENCH VERBS, regular and irregular, alphabetically conjugated, with Figures, and preliminary Observations, in an entire new, plain, and easy Manner, principally designed for those who are taught privately, to avoid the tedious learning of the Verbs. Neatly engraven on a whole Sheet, Price 1s. 6d.

V. ABREGE de l'HISTOIRE d'ANGLETERRE.—Traduite de la neuvième Edition du Dr. GOLDSMITH, par NICOLAS HAMEL, Auteur d'une Grammaire Françoise, &c. &c, Nouvelle Edition, revue, corrigée, et continuée jusqu'à l'an mil huit cent. Price 4s. bound.

VI. SEMAINE d'une MAISON d'EDUCATION de LONDRES: contenant un Abrégé Historique des Conquêtes du Mexique et du Pérou; des Lectures Tirées des Incas de M. Marmontel; des Histoires Agréables; et des Dialogues entre l'Auteur & ses Elèves; propres à former l'Esprit & le Cœur des Jeunes Gens. Seconde Edition, revue, corrigée et augmentée. Price 3s. 6d. bound.

VII. LA BONNE MERE: contenant de Petites Pièces Dramatiques, précédées chacune de la définition, & suivies de la Morale; entre La Bonne Mère & ses deux Filles; avec des Traits Historiques, et des Anecdotes intéressantes à l'Usage de la Jeunesse. Par M. PERRIN. Troisieme Edition, revue. Price 3s 6d. bound.

Printed for C. LAW, Avemaria Lane, and the other Proprietors; and may be had at DE BOFFE's, ELMSLEY and BREMNER's, DULAU's, BOOSEY's, &c.—1800.

Harrison, Printer, Warwick-Lane. 1800.

BM